

regards

PARAIT LE JEUDI

N° 153

*

17 DÉCEMBRE 1936

1 fr. 25
2 frs. BELGES
0.40 fr. SUISSE
24 pages

Prez 7/12
A. H. N.
S. GUERRA CIVIL



NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX

SUR LA LIGNE DE FEU

AVEC LES VOLONTAIRES
DE LA LIBERTE

12 Pages

de photos extraordinaires de CAPA
articles de TZARA - ARAGON - KOLTZOV



Le maréchal TCHANG SUE LIANG, qui a pris la tête du soulèvement et fait prisonnier TCHANG KAI CHEK, avec son enfant et la nurse.



LES
UN GRAND
" LES B
BEAU

Actualités de la semaine

Un soulèvement national s'est déclenché en Chine contre la politique de trahison du Gouvernement de Nankin et contre l'impérialisme nippon, fasciste et allié d'Hitler. Les soldats soulevés réclament l'accord avec les armées rouges chinoises. C'est là un événement dont la portée mondiale peut être incalculable. Ci-dessous à gauche : récente manifestation anti-japonaise à Pékin. En médaillon : TCHANG KAI CHEK.

Le livre d'Aragon, dont *Regards*, voici quelques semaines, publia un fragment, c'est de l'histoire, et c'est la vie.

L'histoire des mois qui s'avancent vers la guerre de 1914, et l'on perçoit déjà son grondement comme en collant l'oreille au sol l'approche d'une troupe, la vie des hommes dont les appétits déchaînent la guerre, la vie de ceux qui sont les complices inconscients, et celle de ceux qui seront broyés. Si l'art du romancier est de recréer la vie, Aragon est parmi les premiers, car il recrée ce qui est au cœur de la vie, son principe et sa condition, le mouvement.

Il y a dans *Les beaux quartiers*, un pululement d'être et de passions, une richesse de détails, un foisonnement de conflits, toujours dominés avec une parfaite maîtrise, dont la combinaison dresse le tableau exact, cruel, sordide et poétique, parfois presque insoutenable de vérité, d'une époque d'où la nôtre est sortie, sans la connaissance de laquelle notre époque serait incompréhensible, et dont pourtant elle diffère comme un fils est autre que son père.

De la petite ville provençale au tripot du boulevard des Italiens, des malheureuses petites compétitions électorales de chef-lieu de canton aux conseils d'administrations des trusts, de Sérissime-le-Vieux qui étouffe de chaleur au Paris 1913 qui se rue à la revue de Longchamp, en 500 pages tassées qui se lisent comme on voit un film, tient un roman qui est, en effet, un film haletant et une œuvre du premier ordre romanesque, d'un style éblouissant et nouveau.



En bas à gauche : cette photo a paru dans « L'Emancipation Nationale » du 5 décembre, avec cette légende : « L'ancien hôpital militaire de Perpignan, halte repos des volontaires », pour illustrer un ignoble article sur les volontaires qui vont combattre en Espagne pour la liberté. Ne reconnaissez-vous pas cette photo? Elle avait déjà paru dans le numéro de « Regards » du 26 novembre, et représente les grévistes d'Alstom, à Lille, observant une minute de silence dans leur usine, à la mémoire de SALENGRO. Il est facile d'ailleurs de se rendre compte que le décor est celui d'une usine et non d'un hôpital. Plusieurs lecteurs et lectrices, entre les mains de qui la feuille de M. Doriot était tombée, indignés par ce maquillage, nous ont écrit pour nous le signaler. Nous laissons à nos lecteurs le soin de qualifier les procédés de M. DORIOT.

Ci-dessous à gauche : l'illustre dramaturge italien LUIGI PIRANDELLO, dont les pièces sont bien connues en France, vient de mourir à l'âge de 69 ans.



Comm
ment h
l'émanc
laquelle
pulaire?
années,
leur de
« Sang

Le prix
année à
« L'emp
n'a pas
copieux
cadre. L
nier, ave
périeur
les sirèn
était un



L'ancien hôpital militaire de Perpignan, halte-repos des volontaires.



Ci-dessus à droite : Notre confrère, LOUIS DELAPREE, envoyé spécial de « Paris-Soir » en Espagne, a succombé, à l'âge de 34 ans, aux blessures provoquées par les balles des fascistes espagnols. C'était un journaliste courageux, d'une belle conscience professionnelle, à la mémoire de qui nous rendons hommage.



Louise
obtenu
une œu
que. Le
René I
« L

LES
N GRA
LES B
ND LIVRE D'ARAGON
EAUX QUARTIERS "

Armand Barbentane est sans doute une des créations les plus attachantes du roman contemporain, les plus touchantes, les plus généreuses et les plus vraies. Comment un enfant peut réagir à un milieu opprimant, et sortir de l'artifice pour naître à la vie rude des hommes dignes de ce nom, ses expériences, ses erreurs, ses folies et l'éclosion de sa raison virile parmi les traquenards, voilà qui suffirait à faire une œuvre. Mais il y a tant et tant d'autres choses dans le livre d'Aragon! Pas un personnage qui ne soit tel qu'on le cotoierait dans le « monde réel », qui est le nom qu'Aragon a donné au cycle de romans qu'il est en train d'écrire. Pas un personnage qui ait l'air d'un symbole, d'une abstraction commode. Ce ne sont pas à vrai dire des personnages, mais des êtres absolument vivants qu'Edmond, le frère d'Armand, étudiant en médecine, qui ne résistera pas à la séduction du luxe, que le docteur Barbentane, le père, que Joseph Quesnel, magnat des taxis, que Carlotta l'adorable, qui est passée du trottoir à l'hôtel particulier payé par Quesnel, que Colombin le policier, Charles Leroy le croupier, Angélique la bonne martyrisée, Mme Barbentane, Edouard Grésan-dage, le directeur du mouvement des fonds. Il y a comme cela cent créatures, et la moindre qui ne fait que passer, a autant de relief et de réalité que les « premiers rôles », sans jamais rien de schématique, d'arbitraire, de fragmentaire.

Sérienne, petite ville, vit comme vit le Paris des beaux quartiers, comme vit le Passage-Club, et les ensembles sont aussi vrais que les individus, et chaque détail — c'est là qu'une grande œuvre se reconnaît — à sa valeur propre et irremplaçable.

Ce n'est pas une médiocre ambition que de vouloir éclaircir aux hommes de son temps le mystère du temps où ils vivent. Il n'en est pas de plus hautes. C'est ici que l'écrivain, s'il réussit, agit sur son temps. « Les beaux quartiers » sont à cet égard une éclatante réussite. On n'a pas prononcé en vain, à propos de ce livre, les noms de Zola, de Balzac. Les membres du jury du prix Théophraste Renaudot se sont honorés en distinguant un tel ouvrage.

Je n'ai pas insisté sur le sens du message qu'apporte Aragon avec son dernier livre. Les lecteurs de *Regards* connaissent bien Aragon, secrétaire de la Maison de la Culture et de la Revue *Commune*, et son dévouement de chaque moment à la cause du Front Populaire. Il a d'ailleurs écrit pour eux, dans ce numéro, un article sur la Jeunesse d'Espagne.

Comment voudriez-vous qu'un livre vraiment haut n'allât pas dans le sens de l'émancipation humaine, dans la voie sur laquelle avance la France du Front Populaire? Est-ce qu'à droite, ces dernières années, l'on a écrit des livres de la valeur de « La Condition Humaine » ou « Sang Noir », des « Beaux Quartiers »?

Pierre UNIK.

Le prix GONCOURT a été attribué cette année à Maxence Van der Meersch, pour « L'empreinte du Dieu ». Cet auteur, qui n'a pas 30 ans, écrit bon an mal an un copieux roman, avec les Flandres pour cadre. Il rata le Goncourt l'an dernier, avec « Invasion 14 », nettement supérieur au livre de cette année. « Quand les sirènes se taisent », du même écrivain, était un livre d'inspiration anti-ouvrière.

Louise Hervieu, dessinatrice de talent, a obtenu le prix FEMINA, pour « Sings », une œuvre mal composée mais pathétique. Le prix INTERALLIE est allé à René Laporte, très en progrès, pour « Les Chasses de Novembre ».

MERMOZ

et

son équipage

PAR CLAUDE MARTIAL

UN ciel très pur, une mer très calme. L'Océan est dans ses bons jours. Là-haut, très haut, « la Croix-du-Sud » poursuit sa route, pas très vite, mais si sûrement, à la façon d'un vieux cheval qui connaît le chemin de l'écurie.

Et puis la panne.

Et plus rien ! Plus rien, aux écouteurs anxieux des radiotélégraphistes qui sollicitent les ondes.

Plus rien, sous les yeux angoissés des grands avions qui tracent, au-dessus des flots verts et déserts, de grands cercles vigilants.

Plus rien devant la lunette des équipages des avisos, des paquebots.

Les grandes ailes ont cessé de voler. L'hydravion n'a pas pu flotter.

« La Croix-du-Sud » a sombré.

Jean Mermoz est mort.

Et morts aussi ses compagnons valeureux et souriants, les habitués du grand parcours Dakar-Natal, les compagnons du pavillon de France sur les lignes du Sud.

Qu'on se souvienne : Pichodou, pilote, notre ami Pichodou, 38 traversées, 6.800 heures de vol; Ezan, navigateur, 17 traversées, 3.000 heures de vol; le benjamin de l'équipage, le radio Cruveilhaer, 10 traversées, 4.500 heures de vol; le mécanicien Lavidalie, 20 traversées, 3.200 heures de vol.

Cinq qui étaient partis, comme ils partaient d'habitude, insouciant, pour réussir une traversée « comme les autres ».

Le dernier voyage, sous les étoiles qui bercent maintenant leur dernier sommeil.

Jean Mermoz était à bord, et c'était sa vingt-quatrième traversée, et il totalisait 8.200 heures de vol.

Il aurait pu, comme tant d'autres, puisqu'il était inspecteur général de la ligne, ne plus participer à ce train-train quotidien des voyages « sans histoires ». Il ne le voulait pas. Régulièrement, il venait à Dakar, par l'avion. Il montait dans la carlingue géante, il s'asseyait à l'un des postes de pilotage, et c'était le départ, vers la mer infinie, vers les terres si lointaines.

C'est qu'il savait le prix de son geste, pour ses compagnons obscurs, c'est qu'il prêchait d'exemple, toujours.

Jean Mermoz, un professeur de ténacité et d'énergie.

Il est, athlète tranquille, aux côtés de René Couzinet lors que celui-ci prépare, avec « l'Arc-en-Ciel », un avion très en avance, pour l'époque, sur tous les autres. Il s'élance, l'un des premiers, au-dessus des 3.000 kilomètres de l'Océan hostile. Il tombe, il connaît les affres des flots qui viennent, sans cesse, flairer leur proie. Il s'évade de la mort.

Il s'évade de la mort, encore, vingt fois, cent fois. La ligne, il en connaissait tous les dangers, non pas par oui-dire, mais pour les avoir éprouvés. Deux fois, la panne le livra aux Maures du Rio de Oro. La panne le laissa, aussi, désespéré, à 4.000 mètres d'altitude, en pleine Cordillère. On le croyait perdu. Il revenait.

Il ne reviendra plus.

Le héros est tombé, et le symbole est résolu.

Certes, il était un aviateur, comme tant d'autres, pour qui la vie venait bien après le devoir. Il avait le courage, le sang-froid, l'adresse, l'énergie souriante, comme ses compagnons.



Mais il avait, aussi, la flamme, une grande flamme qui brûlait très haut et qui éclairait tout ce qui l'entourait.

C'était une figure de légende, c'était un archange moderne, avec des ailes d'acier.

Une silhouette de conquérant, avec de larges épaules et la poitrine profonde. Un regard calme, des cheveux fous, un menton volontaire sous la netteté de la bouche.

Il souriait souvent. Il parlait peu. Il avait un idéal de justice, de propreté. Il avait l'amour de son pays, l'orgueil d'un passé de gloire démocratique.

Et c'est pourquoi ceux qui approchaient ce vice-président du Parti Social Français le trouvaient, si souvent d'accord avec les partis de gauche.

N'interprétons pas la pensée des morts. Trop d'autres l'ont fait, autrefois, pour leur prêter des idées de revanche, de guerre.

Mais il y a ce qu'il a dit, ses regrets exprimés, son dernier mot à son ami, Roger Labric :

— La politique, c'est zéro ! Il n'y a que la France qui compte !

C'est qu'il était allé chercher la politique — comme tant d'autres — sous l'insigne macabre de M. de la Rocque.

On peut bien dire que, séduit un instant, il n'avait pas été long à connaître le manque de feu de ce flambeau.

Partir ? Jean Mermoz n'était pas de ceux qui désertent. Il était resté. On le voyait, les bras croisés, muet, avec un petit sourire ironique, dans l'ombre gesticulante et bavarde de l'autre, du chef qui ne venait pas à sa cheville.

Et puis il s'en allait vers un peu d'air pur.

Cet air pur, il en rapportait, à chaque voyage. En Amérique latine, il servait le prestige français de tout son rayonnement. Il voulait plus. Il rêvait mieux. Il rêvait d'une ligne modèle et n'hésitait pas, pour obtenir des avions plus neufs, des crédits nouveaux, à jeter dans la balance, auprès de ministres qui n'avaient pas toujours la compréhension de M. Pierre Cot, son crédit tout entier.

Il avait lutté avec les commissaires de gauche, pour que l'on réparât l'injustice dont était victime René Couzinet.

Il luttait contre les gros industriels de l'aviation, contre le chantage des constructeurs d'avions, contre les exigences des fabricants de moteurs.

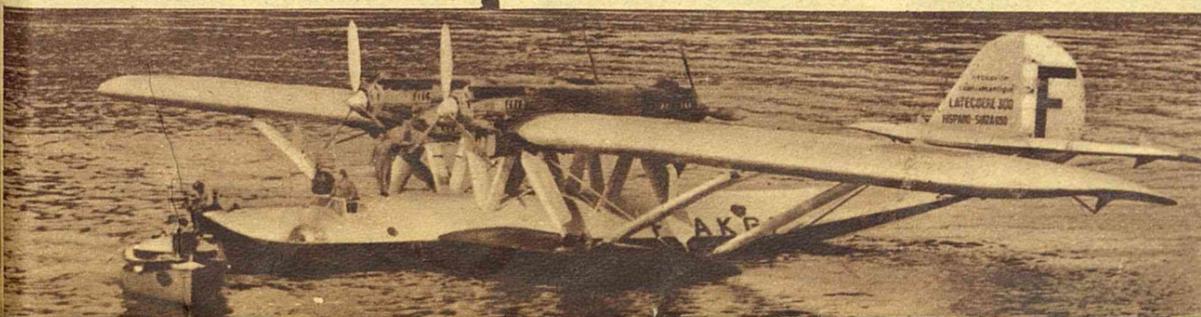
Il était vierge de tout calcul, de toute combine.

Et c'était bien pourquoi nous l'aimions tant. Et c'est pourquoi ses amis, ses pairs sont plus émus encore de cette disparition que de toutes celles, si nombreuses, si émouvantes aussi, de tous les as de l'aviation civile.

Les sacrifices, les qualités, lui, il les résumait toutes.

Il était un héros de légende, comme Guynemer.

Mais un grand héros de la grande paix des ailes qui unissent, qui rapprochent et qui s'en vont, dans les cieux sans frontières, vers des peuples que l'on voudrait sans haine.



L'hydravion « Croix-du-Sud ».

L'ARBITRAGE OBLIGATOIRE

PAR EUGÈNE HENAFF

Secrétaire de l'Union des Syndicats de la Région Parisienne



PARMI les questions brûlantes d'actualité examinées à l'heure présente par le mouvement syndical, il en est une qui intéresse des millions de salariés menacés par le grand patronat.

En effet, une minorité oligarchique prétend s'imposer d'abord à l'ensemble du patronat, et ensuite à tout le peuple travailleur. Dans toutes les industries, toutes les combinaisons sont recherchées en vue de saboter les conventions collectives et les lois sociales.

Il ne fait aucun doute pour un homme averti que le grand patronat, soutenu par certaines formations politiques, met tout en œuvre pour saboter la reprise économique tant désirée par ceux qui, depuis six années de crise, se trouvent dans la misère la plus indescriptible, l'objectif principal étant de déconsidérer aux yeux des masses laborieuses, et la C.G.T., et le Gouvernement de Front Populaire.

A la faveur d'une désillusion des ouvriers, ils espèrent ainsi préparer leur vilain coup. Cela, la C.G.T., comme les autres organisations du Front Populaire, ne le permettra pas.

Jusqu' alors, les syndicats ouvriers groupant la majorité des salariés sont parvenus à déjouer toutes les provocations. Reconnaissons toutefois que, bien que des lois sociales aient été votées, elles sont violées parce qu'aucune disposition, aucune sanction ne sont prévues contre les industriels se rendant coupables de ces violations.

Ajoutons encore que, dans bien des cas, les patrons se refusent à l'arbitrage et prolongent par leur intransigeance des conflits nuisibles aux intérêts des ouvriers et à la vie économique du pays.

L'expérience que nous avons vécue depuis juin jusqu'à ces derniers jours nous a démontré toutes les imperfections et les insuffisances des commissions mixtes départementales, ne disposant pas des moyens de régler les conflits lorsqu'une des deux parties restait sur ses positions.

Sans vouloir restreindre le droit élémentaire des travailleurs, nous reconnaissons la nécessité d'instituer une procédure qui soit susceptible dans beaucoup de cas d'éviter des conflits inutiles. Sur ce principe nous sommes d'accord. Toutefois, nous ne pourrions accepter que soit remis entre les mains de magistrats le soin de régler les litiges.

Nous croyons qu'il faut absolument laisser les magistrats à leur place et ne pas leur demander de régler des conflits relatifs aux salaires, aux conditions de travail; l'expérience internationale, et en particulier celle de l'Allemagne avant la venue d'Hitler au pouvoir, nous a démontré que les jugements de sentences arbitrales prononcés par des juristes ont parfois provoqué des conflits plutôt qu'ils ne les ont terminés, aboutissant ainsi à l'opposé de ce que nous voulons réaliser.

Pour concilier et même pour arbitrer, il faut avoir une connaissance des choses et des faits en question, et sans faire injure aux magistrats, il faut reconnaître qu'ils sont parfois loin des réalités et des besoins des ouvriers.

Aussi nous pensons, comme les élus du Front Populaire, qu'il est indispensable de s'appuyer beaucoup plus sur les organisations syndicales et leurs militants pour aboutir au but recherché.

Une autre question est parallèlement débattue avec beaucoup de chaleur : c'est l'occupation des usines.

Là encore, nos organisations syndicales ont adopté une position qui écarte toute confusion. Nous demandons, lorsque l'accord ne pourra être réalisé entre patrons et ouvriers au cours des discussions se déroulant dans les commissions paritaires, et si les ouvriers sont contraints à employer l'arme ultime qui est la grève, et que celle-ci soit votée par la majorité des ouvriers, que l'établissement soit neutralisé. Alors, nous consentirions à évacuer l'usine ou le bureau.

Ainsi, voici précisée à nouveau notre position. De la même façon, nous considérons qu'il est juste que le principe des relations avec l'organisation la plus représentative soit maintenue.

Il est en effet incontestable que la Confédération générale du Travail constitue dans notre pays, avec ses cinq millions de membres, l'organisation la plus représentative.

Si, dans certains cas, et pour quelques localités isolées, ce fait peut être contesté, du point de vue national ce n'est plus le cas. Il est donc logique et conforme à l'usage constamment pratiqué de s'en tenir strictement à cette règle.

Se départir de cette ligne de conduite, ce serait ouvrir la porte à toutes sortes de groupements fantaisistes et fantômes, plus enclins à créer des difficultés qu'à accomplir une œuvre utile.

L'arbitrage, de par son application dans les différents pays, et pour certains conflits dans le nôtre, ne nous a jamais enchantés.

La Confédération Générale du Travail, de son côté, s'y était toujours opposée. Mais, dans les circonstances présentes et tenant compte aussi de différents principes qui sont contenus dans le projet gouvernemental, nous acceptons de soutenir celui-ci contre les porte-paroles des dirigeants de la Confédération Générale du Patronat français.

Cette attitude correspond à notre souci dominant : défendre par tous les moyens possibles les avantages acquis de haute lutte par les travailleurs de la Région Parisienne groupés au nombre de un million dans nos syndicats.

LA GUERRE DES SUCRES

PAR YVES GROSRIEUX

ET avec ça? — Un kilo de sucre en morceaux. — Du sucre? Mais, madame, voilà quinze jours que nous n'en avons plus! Les fournisseurs ne nous en livrent plus. Les grèves, disent-ils...

« Enfin, revenez samedi. Si j'en ai reçu, come vous êtes une cliente, je vous en garderai un paquet.

Le samedi, la « cliente » revient. Mais le sucre, lui, n'est pas revenu... Elle n'y comprend rien, l'épicière non plus. Et l'on se lamente en chœur sur le malheur des temps.

Le mot « pénurie » qui était passé de mode, connaît une vogue nouvelle. On se demande s'il ne faudra pas vivre à nouveau les beaux temps de la guerre, où l'on sucrant le lait des gosses avec de la saccharine, et où l'on passait son temps entre la mairie et la coopérative, pour retirer une carte, pour la faire pointer, pour faire apposer les cachets et pour aller se faire servir sa ration de sucre, quand ce n'était pas de la cassonade ou de la simple mélasse, ou rien du tout. Est-ce que ça va recommencer?

◆ ◆ ◆
C'est à Ramette, député communiste du Nord, que revient le mérite d'avoir soulevé à la Chambre ce lièvre en sucre. Intervenant jeudi dernier dans la discussion du budget, il a signalé en quelques phrases énergiques le sujet d'inquiétude de la plupart des ménagères : on ne trouve plus de sucre. A Paris, notamment, les commerçants en sont totalement dépourvus. Pourquoi?

Le ministre des Finances, Vincent Auriol, a déclaré que le Gouvernement s'occupait de la question, et qu'une enquête était ouverte. Nous permettrons-t-il d'apporter une contribution à ces efforts officiels en lui faisant part de la conversation que nous avons eue avec Ramette, et dans laquelle le député du Nord — qui connaît bien la question, puisqu'il représente une région betteravière — nous a fourni de précieuses indications?

Mais dissipons d'abord une légende. Expliquer la pénurie de sucre par les grèves, comme certains tentent de le faire, c'est proprement se moquer du monde.

(Voir suite page 22.)



On charge des péniches de betteraves. La récolte était comme l'année dernière abondante. Les raffineries ne manquent pas d'ouvrage.

LA

COMEDIE ANGLAISE

Londres, 13 décembre.
EDOUARD VIII, roi d'Angleterre, vient d'abdiquer. Son frère, le duc d'York, lui succède sous le nom de Georges VI.

L'Angleterre respire à nouveau. Les cours de la Bourse remontent. Les pleurs de la Reine-mère s'arrêtent. Mme Baldwin se remet à sourire et M. Baldwin, premier ministre, retrouve la paix de son ménage et son opposition parlementaire, fidèlement acquiescante.

Il n'y aurait rien de plus à écrire sur ce déplacement d'une couronne de la tête d'un duc à la tête d'un autre duc, si l'aventure du Roi d'Angleterre, Empereur des Indes, n'avait provoqué dans son pays et dans son Empire un tel remue-ménage.

Voici ce qui s'est passé. Les voyages formant la jeunesse, le prince de Galles, au cours des siens, prit l'habitude de la liberté. Devenu roi, à la surprise de certains à qui il avait manifesté son peu de disposition pour cette charge, il voulut continuer à mépriser les convenances et mécontenta sa mère et les puritains, d'abord en ayant la prétention d'avoir ses amis personnels, ensuite, en fréquentant assiduellement une dame américaine, belle, mais déjà divorcée, et qui divorça une seconde fois pour lui. Il fit mieux. Il s'intéressa à la condition des mineurs du pays de Galles, découvrit la misère effrayante des régions industrielles du Nord et n'hésita pas à dire que « quelque chose devait être fait ». Certes, c'était chez lui une réaction purement émotive, mais enfin il s'insurgeait contre la détresse des ouvriers.

Quand il fit savoir à son Premier Ministre qu'il voulait épouser l'Américaine divorcée, c'en fut trop.

Un évêque éleva la voix, les journaux de province s'indignèrent et M. Baldwin déclara que la chose était impossible.

La croisade contre l'hérétique était commencée.

On proposa de nommer Mme Simpson duchesse de quelque part, de ne

pas lui accorder les prérogatives d'une Reine et d'enlever à sa progéniture tout droit au Trône. Mais la loi anglaise s'opposait, paraît-il, à ce mariage morganatique, et c'est ce que M. Baldwin fit savoir.

Le Roi s'enferma chez lui pour réfléchir et se documenta sur la question. Mme Simpson s'enfuit à Cannes. Les puritains se frottèrent les mains.

Les Dominions, averties, n'avaient pas manqué de faire comprendre qu'elles étaient opposées au mariage, mais elles l'étaient aussi à l'abdication, ce qu'on laissa moins connaître, peut-être parce que Mme Baldwin en voulait personnellement au roi de ne pas avoir été reçue chez lui.

Dès le 6 décembre, l'acte d'abdication avait été apporté au Roi et attendait sur son bureau.

Il mit quelque temps à se décider. L'Empire? L'Amour? Concilier les deux était impossible. De son côté, le duc d'York n'avait pas l'air très chaud.

Au dehors, M. Winston Churchill, candidat au poste de Premier Ministre, prenait parti pour le Roi.

M. Oswald Mosley, le chef fasciste, de même. Pour lui, c'était une question de plateforme politique, une occasion à saisir de trouver quelque adhésion dans les masses. « Nous n'accepterons pas de voir le Roi forcé d'abdiquer par une junte de politiciens », dit-il.

Il est assez curieux de constater que les Travailleurs soutenaient violemment M. Baldwin et la loi de 1772 qu'il avait découverte pour forcer le roi à abdiquer.

Après avoir mûrement réfléchi, peut-être à Henry VIII, qui donna à l'église anglicane le pouvoir dont elle use aujourd'hui contre lui, Edouard VIII abdiqua dans l'après-midi du 10 décembre, redevint simple propriétaire du duché de Cornouailles, avec quelques dix pauvres millions par an.

La cérémonie du couronnement, qui représente pour des milliers de commerçants une bonne affaire, si elle a lieu, la ruine si elle est annulée,

Petits bustes d'EDOUARD VIII en plâtre, poteries, foulards portant l'effigie du souverain s'accablent depuis quelques mois dans les fabriques et chez les artisans anglais, en prévision des fêtes du couronnement... mais le modèle n'est plus roi.



Le duc d'YORK sera roi dans quelques heures... Il est soucieux, mais la duchesse est ravie.

par

RENAUD de JOUVENEL

M. BALWIN, ou le triomphe de la vieillesse.



M. WINSTON CHURCHILL attend son heure.



sera peut-être un peu retardée, mais elle se fera et le commerce londonien est satisfait.

M. et Mme Baldwin aussi.

Le trône d'Angleterre ne sort pas de cette épreuve, sans avoir été un peu ébranlé. Le ministère, lui-même, n'en tirera pas bénéfice, au contraire.

Mais le puritanisme et le traditionalisme ont triomphé.

Peut-être cette histoire va-t-elle permettre au fasciste Mosley de former un « Parti du Roi », d'agglomérer autour de lui tous ceux qu'il n'aurait pu gagner autrement.

Le Roi a toujours eu de ces tendances avancées si vagues qu'elles vous poussent aussi bien au socialisme qu'au fascisme, selon les circonstances.

Si Mosley et Winston Churchill se rapprochaient l'un de l'autre, ce serait une indication que le fascisme a désormais quelque avenir, en Angleterre.

En attendant, le nouveau roi régnera sagement, familialement, traditionnellement et respectera les ordres de son Premier Ministre, ce nouveau Cromwell au petit pied.

« La solution, comme nous disait en riant un socialiste, eut été de proclamer la République et de nommer Edouard VIII Président. »

En tout état de cause, l'Angleterre n'est pas contente. Elle connaissait Edouard, « le commis-voyageur de l'Empire », appréciait sa simplicité, ses façons bon enfant et avait beaucoup d'affection pour lui.

Le duc d'York est un aristocrate, un inconnu, presque impopulaire : toute la publicité de l'Empire a été faite sur son frère, jamais sur lui.

A qui l'Angleterre s'en prendra-t-elle?

« Si jamais cette femme revient ici, dit un homme de la rue, ce sera au péril de sa vie. »

« Le roi Edouard est un lâche, dit un petit commerçant. Il n'a jamais voulu régner; mais c'est une vilaine façon de le faire savoir. »

On ne peut encore aujourd'hui savoir si la Royauté est plus durement touchée qu'elle ne paraît ou si c'est seulement le ministère.

A qui l'Angleterre s'en prendra-t-elle?

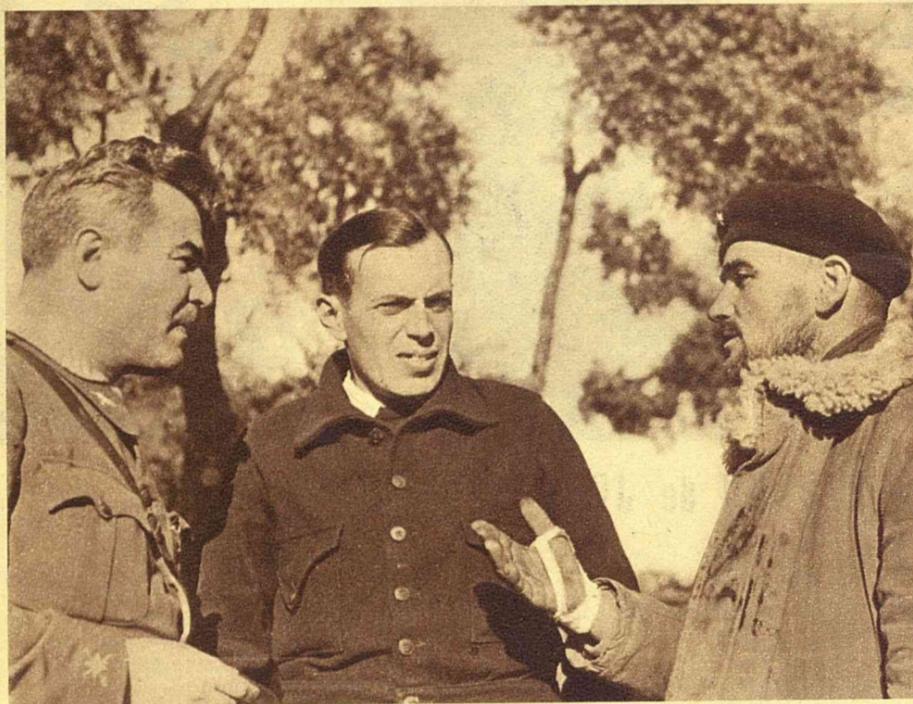


Square du Parlement, la foule lit avidement les journaux annonçant l'abdication.

DANS LES PREMI

reportage
photographique
de notre envoyé
spécial

CAPA



Quelques-uns des chefs militaires de la brigade internationale. De gauche à droite : le général Kléber, les commandants Hans et Christian, un des chefs de l'artillerie, en conférence sur le front de la Cité Universitaire.



Le général Kléber, d'origine canadienne, un vétéran des guerres révolutionnaires, qui s'est battu sur plusieurs fronts d'Europe, un des chefs les plus aimés de la brigade internationale.



Le départ pour les premières lignes des volontaires français et belges.

Le rassemblement du matin, avant le départ pour le combat.



Un Français de la brigade aide les femmes castillanes à leur lessive.

La cavalerie de la brigade internationale, où les éléments castillans et catalans jouent un grand rôle, et qui se fait remarquer par sa belle tenue au feu.

MAPA avec
LA
IN



Aux avants-postes de la liberté

PAR TRISTAN TZARA

ATENCION, atencion, aqui, Madrid en armas... Madrid en armes vous parle... » C'est la voix émouvante du poète « Serrano Plaja » qui annonce les émissions des Jeunesses socialistes et communistes à la Radio-Union Et Madrid en armes n'est pas le titre d'un livre de poèmes, c'est la réalité de fait contre laquelle tout le long de la journée vous vous heurtez, c'est le fondement même de l'indicible atmosphère dans laquelle un million d'habitants ont trouvé le pouvoir de vivre et de s'accommoder à un degré si élevé de l'humaine activité que les notions habituelles que nous avons de la nature de la vie en sont bouleversées.

Dans la nuit noire et vide, Madrid retentit des coups de fusils dans ses rues, rendant plus familière, plus proche, l'inhumaine canonade, les obus, les bombes, les explosions. Ce sont les fascistes, oiseaux de nuit, camouflés en républicains, qui tirent sur les sentinelles, ce sont les sentinelles qui arrêtent quelque voiture-fantôme dans laquelle l'esprit malfaisant de Franco a trouvé des fous pour le représenter

Madrid, ville martyre, Madrid, une des rares villes d'Espagne qui, au cours des siècles, n'a pas poussé de la terre violette, comme les autres villes, au gré d'une ancestrale habitude de vivre en compagnie des pierres et des plantes, polies par l'incessant frottement des mains de soleil et de vent, Madrid, ville bâtie par les hommes et les dominant et non pas, comme les autres villes, réduite à la familière expression d'un proverbe étincelant, Madrid ville moderne, capitale du capital, Madrid était, il y a encore un mois, la ville la plus laide d'Espagne. Mais la passion a passé par là et a étreint Madrid et l'a rendue à l'homme. Et, à travers l'homme, son histoire est désormais liée à la destinée

du monde moderne. La grande passion humaine a secoué de ses branches les fruits pourris. Un feu collectif et intérieur brûlant dans chaque poitrine resplendit et projette sur les pierres meurtries de Madrid une flamme plus pure et bien plus puissante que celle que les hordes d'incendiaires ont semé au hasard des édifices. Madrid meurtri, Madrid entouré des barricades de



poings serrés, est aujourd'hui la plus belle ville du monde : une ville bâtie de cœurs d'hommes, des pleurs des femmes qui savent désormais qu'il n'y a plus de détresse humaine qui ne comporte un espoir dans l'avenir de l'homme, et de la grâce des enfants qui, ayant vu des enfants tués, blessés, amputés, affamés, ont peuplé leurs jeux des légendes indestructibles de ces temps modernes et des contes merveilleux qui se dégagent de l'histoire et qui l'anime. C'est tout l'avenir d'un monde plus humain, plus conforme à la saveur de l'homme et du sel qui le nourrit, qui plane sur la ville palpitante à laquelle sont attachées des millions d'inquiétudes à travers les continents et de cœurs qui battent pour la lumière qui s'y lève.

Sous le ciel froid de la Castille, l'acier a remplacé le prestigieux folklore d'un des rares peuples qui a gardé entière une manière de vivre et de sentir selon la conformation de la terre. Mais si l'acier brûle et détruit, c'est dans une mesure bien plus grande que disparaissent les frontières entre les hommes. C'est dans la souffrance que se construit là-bas, sur les bases d'une vieille culture, cette société nouvelle, lumineuse et large, qui sera faite pour les hommes, à l'encontre de l'actuelle où les hommes sont rétrécis à sa sordide mesure. Ces hommes extraordinaires, opprimés jusqu'à présent par une couche féodale, mince mais puissante, en ont déjà brisé les frontières coutumières. La fra-

ternité humaine, qui, pour eux, n'est pas un vain mot, déferle désormais sur la vie quotidienne, sur l'héroïsme qui n'a pas de nom car il adhère à la vie, à l'échange naturel dont sont faites les sociétés. Il y a une économie du sentiment qui précède, prépare et conditionne les transformations sociales qui à leur tour, engendrent de nouveaux sentiments et les canalisent. Ainsi naît le courage militaire d'un peuple pacifique et la discipline librement consentie qui n'est pas la suppression de la personnalité, mais, au contraire, son dépassement.

Telle est la guerre dans toute son horreur : guerre imposée à un peuple par une « minorité agissante », et telle se manifeste-t-elle dans toute la splendeur qui ensemence un peuple dont la pleine conscience de ce qu'il attend est, plus fortement encore que la mitraille, nécessaire mais abhorrée, le meilleur gage de victoire.

« Aquí Madrid en armas... » Dans le local parfaitement aménagé de la Radio-Union, s'entassent des sacs de sable, de ces sacs protecteurs qui vous obsèdent à travers tout Madrid, au front, dans les rues et à l'intérieur des édifices. Aux fenêtres, il y a des matelas qui empêchent les éclats de verre de tomber. Matelas, matelas, matelas dans les mètres où vivent les réfugiés, matelas couvrant le pauvre mobilier sauvé des ruines, matelas sur les toits des autos qui transportent les évacués vers le Sud, matelas sur le sol des maisons de la Cité Universitaire où se reposent les miliciens, matelas aux fenêtres derrière lesquelles se trouvent les tirailleurs et les mitrailleurs, jamais on n'a vu autant de matelas et jamais ils n'ont été employés à tant d'usages. En eux se trouve concrétisée la consolation de l'homme harassé de fatigue et qui porte avec lui la promesse de repos. Promesse à longue échéance, promesse souvent non tenue. Jour et nuit tombent les obus et les bombes. L'esprit d'investigation a pris le dessus sur l'horreur et systématise l'expérience : « Est-ce un obus de tel engin de guerre, est-ce le canon anti-aérien, est-ce une bombe incendiaire, est-ce le canon ennemi ? » On a peine à croire que l'oreille arrive à distinguer les provenances et les calibres selon les bruits et les distances, et que le sentiment musical puisse prendre des formes aussi barbares, quoique fines, dans le discernement des vibrations. Et l'horreur aussi est systématisée et soumise au calcul des probabilités : l'organisation des assassinats en masse par les armées de Franco a transformé Madrid en une immense loterie de la mort. Le tirage a lieu à tout moment; jour et nuit, à tout instant, il y a des gagnants, il y a des perdants.

Le Palace-Hôtel, où j'habite, est transformé en hôpital. 50 à 60 morts par jour. Chaque fois que l'on ouvre la porte, l'odeur douçâtre de cadavre envahit la pièce. La merveilleuse organisation moderne de cet hôpital n'empêche qu'en traversant les couloirs on entende le râle de quelque blessé nouvellement arrivé. Je suis à table avec KOLTZOV, cet écrivain pour qui chaque pensée est une action, avec SORIA et quelques autres. REGLER et STERN sont là. Ils viennent d'enterrer plusieurs de leurs camarades, commissaires comme eux à la Brigade Internationale, morts en un même jour au cours d'une attaque. Ces « intellectuels », dont Hitler s'est bien souvent moqué, savent marcher à la tête de leurs troupes. Dans la bataille, le conseiller politique doit toujours accompagner la parole de l'exemple. Mais, déjà, se dessine, sur le ciel de Madrid, les prémices de la vengeance. Le combat aérien, au cours duquel 80 avions sont engagés, tourne à l'avantage de l'armée populaire. La nette supériorité de l'aviation gouvernementale sur la rebelle est faite du même esprit de sacrifice, car si, de ce côté, la guerre a un sens, celui de défendre l'intégrité de l'homme, de l'autre côté, tout est absurde et sordide, les alliances malsaines et monnayables et la tendance à faire de l'homme une machine et un esclave. Les lourds Junkers chassés de l'air pur de Madrid, ne pourront plus ce jour-là laisser tomber leurs bombes sur quelque nouveau Palais du duc d'Albe, sur quelque autre Bibliothèque Nationale. Ils se contenteront, dans leur fuite, de lâcher au hasard leurs cargaisons de mort, dont quelques-unes tomberont dans leurs propres lignes. Mais ils reviendront la nuit et de nouvelles maisons seront ouvertes de haut en bas, découvrant leur misère et amassant au cœur de ceux qui les regarderont des raisons encore plus fortes de lutter avec acharnement sur le front de la liberté.

Dans un sursaut de pudeur pour sa race, un écrivain espagnol, et non des moindres, honteux devant l'étranger qui se trouve en face de lui, essaiera de le persuader qu'il est impossible que des Espagnols, aussi cruels, aussi haïssables fussent-ils, puissent commettre de pareils crimes. Il n'y a que les Allemands et les Italiens capables de détruire une ville, tuer ses habitants, incendier des œuvres d'art. Hélas! l'Internationale du Capital n'a pas de ces subtiles pudeurs! C'est là la confirmation du principe marxiste de la contradiction interne de la société capitaliste qui, après avoir joué son rôle historique, se détruit elle-même et, avec ses valeurs les plus élevées, annihile ses productions les plus chargées de sens humain. Qu'a-t-elle fait, cette vieille civilisation, des notions de l'honneur, de la sincérité, de la bonté, des vertus chrétiennes, de son propre patrimoine idéologique? Le président de l'« Alianza des Intelectuales antifascistas », le grand écrivain catholique, le fin penseur, JOSE BERGAMIN, a tiré les conséquences qui s'imposaient. Avec lui, ce que le monde intellectuel compte de meilleur est réuni à l'Alianza. ALBERTI et MARIA TERESA LEON s'occupent de la rédaction de « Mono Azul ». Ils organisent des meetings au front et des tournées à l'arrière-garde. SENDER est capitaine sur le front de la Casa del Campo, le poète CERNUDA lutte dans les milices alpines de la Guadarrama, le grand poète d'origine paysanne FERNANDEZ dirige le bataillon des CAMPESINOS du 5^e régiment. Autour de ce 5^e régiment, se groupe l'intellectualité de Madrid; l'architecte de la Cité Universitaire, ARCOS, dont on est en train de démolir l'œuvre, y prend une part active. J'y ai rencontré le bon poète LEON FELIPE qui, depuis des années, établi à Panama, est accouru au secours de la République, le poète PRADOS, de Malaga, et combien d'autres : je ne veux pourtant pas omettre ceux qui, attachés aux services des trains blindés, n'ont pas oublié que s'il y a des vers qui font parfois plus de mal que les balles, il y en a d'autres qui, souvent, remplacent le pain.

(La fin dans le prochain numéro)



Le bâtiment de l'Ecole de Médecine, en face de la Casa Velásquez, dans la Cité Universitaire, est devenu un véritable blockhaus de la brigade internationale, tenu par les Français, les Belges et les dynamiteurs asturiens.

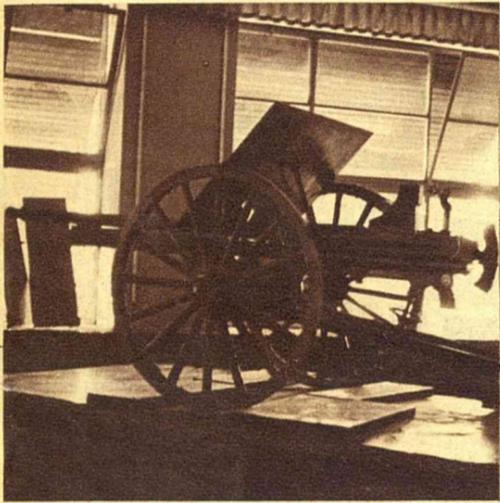
Ci-contre : une salle de l'Ecole de Médecine. Le mitrailleur et ses aides ont reçu la visite de notre ami Tzara, qui s'est accroupi pour éviter les balles pénétrant dans la pièce. (Voir la photo de gauche.)

dans la

CITE UNIVERSITAIRE



Dans une chambre des étages supérieurs de l'École de Médecine, des hommes tirent...



Une pièce d'artillerie, sur une table dans une salle d'étude.

Trois volontaires français.
Un fusil-mitrailleur en action.

Près de leur pièce en position, devant la fenêtre, pendant un moment d'accalmie, les mitrailleurs déjeunent.

Dans la pénombre, un combattant guette. L'objectif de Capa l'a saisi, d'une pièce contiguë, par un énorme trou dans le mur, fait par un obus.



Dans une petite salle de l'École de Médecine, un combattant s'est commodément installé dans un fauteuil de bureau.

DANS

Madrid, décembre.

Le soir, lorsque s'apaise le tir des canons, et qu'après la bataille, les miliciens enveloppés de leurs couvertures, se reposent auprès des feux avares, les ondes invisibles s'animent.

A 9 heures, Séville répand les mots d'esprit bottés et les invectives grossières de Queipo de Llano, ivrogne, bouffon et hableur obscène. Ses menaces ruissellent dans l'espace. Il rappelle au général Miaja une rancune datant de l'an 1908, promet d'administrer au vieillard une correction ou savoure avec force détails la future punition qui sera infligée à Margarita Nelken par une centaine de Marocains.

A 9 h. 30, la station de Salamanca commence une émission chiffrée à l'intention du souterrain fasciste de Madrid. Il va sans dire que le poste républicain de la capitale ne se gêne pas de brouiller cette émission. Et c'est à ces heures que les miliciens et les comités d'immuables intensifient les perquisitions

LES

dans les
vrir les
auditeur
ne » de

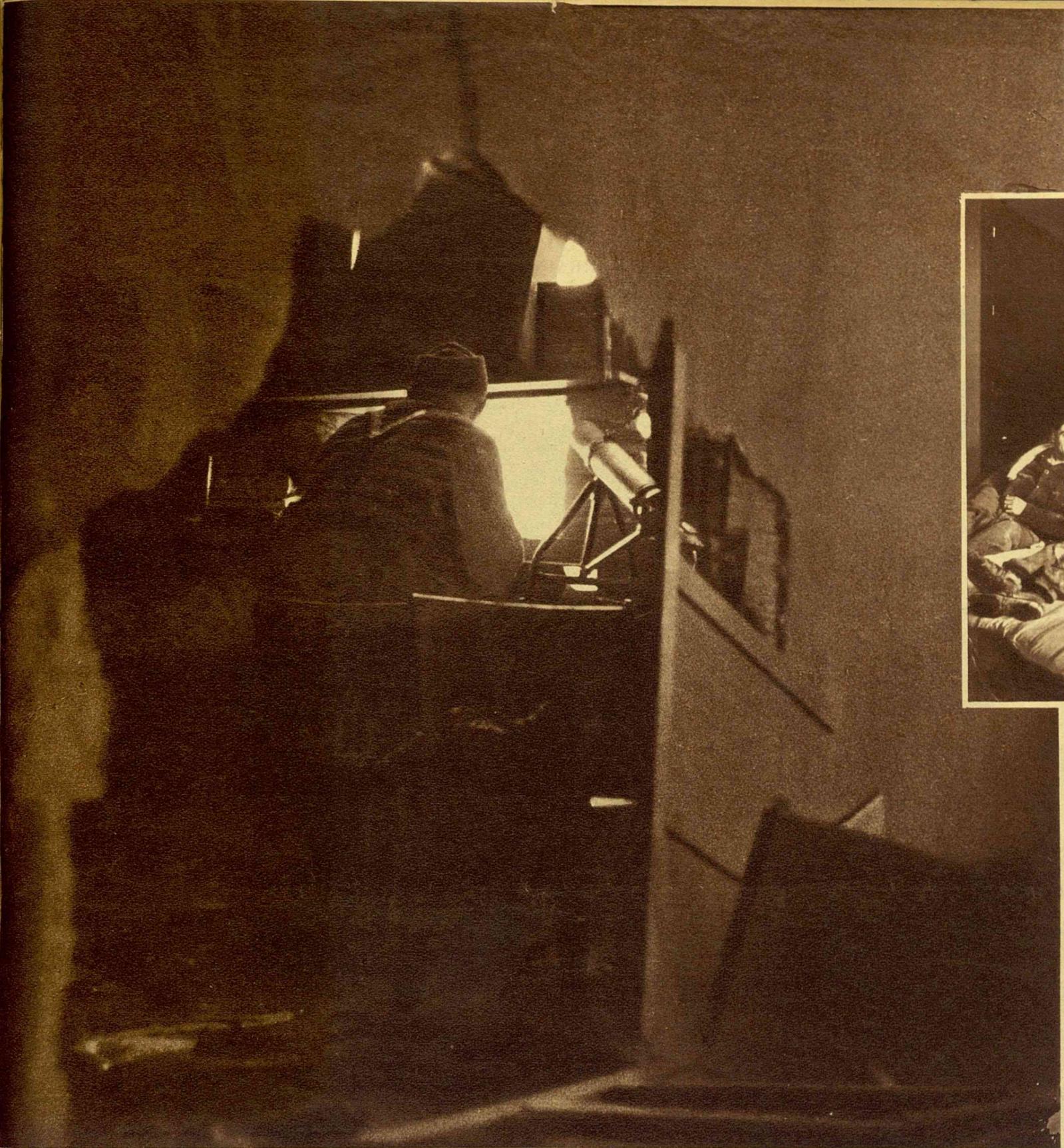
A 10 h
nant au
transmet
suivis d'

me polit

Après
Tétouan,
Club de
les dans
de cris e
poste an
Göring-
pacha le
que le c
été reçu
événeme

queront

Ténéri
amas de
par ce p
dre la d
tions pr
dans les
bassade
ciens; et
pagnole



Une salle d'expériences chimiques qui sert de chambre de repos aux volontaires français et belges. Ceux-ci font extrêmement attention aux appareils délicats, que l'on distingue sur la photo.

LES ONDES MADRILÈNES PAR MICHEL KOLTZOV

dans les appartements pour découvrir les postes clandestins, avec leurs auditeurs de la « cinquième colonne » de Franco.

A 10 heures, *Radio-Union* appartenant au gouvernement républicain, transmet les communiqués de guerre, suivis d'un discours de quelque homme politique.

Après 10 heures, c'est le tour de *Tétouan*, de *Ténériffe* et de *Radio-Club* de Lisbonne. *Tétouan* diffuse les danses marocaines accompagnées de cris et de hurlements; ensuite ce poste annonce, en langue arabe, que Goring-pacha a transmis à Franco-pacha le salut du sheikh Hitler, et que le colonel Mahomet-Ibu-Omar a été reçu à la table de Varela-pacha, événement dont les fidèles ne manqueraient pas d'apprécier l'importance.

Ténériffe offre aux auditeurs un amas de nouvelles délirantes. C'est par ce poste que l'on peut apprendre la défaite de Roosevelt aux élections présidentielles, ou l'assassinat dans les rues de Carthagène de l'ambassadeur britannique par les miliciens; et même que la « phalange espagnole », entrée à Madrid, distribue

le lait aux enfants affamés par les autorités républicaines.

Quant au *Radio-Club* portugais, celui-ci préfère les analyses approfondies de la situation militaire et politique. En voici quelques exemples:

« Le ralenti dans les opérations devant Madrid n'est pas, à proprement parler, un ralenti, mais un temps d'arrêt qui permettra aux nationaux de réunir tous leurs moyens d'attaques, et aux adversaires — de réorganiser leurs moyens de défense (*sic*). »

« Les chefs marxistes n'en veulent pas démordre; ils persistent dans leur décision de défendre Madrid à Madrid même. »

Or, l'expert militaire du « *Radio-Club* » n'approuve pas la thèse des « chefs marxistes ». A son avis, les défenseurs de Madrid devraient évacuer la ville pour aller se mesurer avec l'armée fasciste dans « un endroit choisi d'un commun accord... Et après avoir exprimé son regret de l'entêtement des « chefs marxistes », le speaker du « *Radio-Club* » arrive à cette conclusion inattendue :

« Il n'y a rien d'illogique dans le fait qu'ils défendent Madrid. Après

tout, c'est leur devoir... Madrid ne s'est pas encore rendue... Nous devons le constater : l'art militaire est un art difficile et dangereux. »

Le poste de *Burgos* ne se met en besogne qu'à des heures fort tardives. Porte-parole du traître en chef lui-même, il s'efforce de se donner des airs sérieux et dignes. Encouragé par l'arrivée de l'ambassadeur de l'Allemagne en uniforme de général, le représentant de Franco dans l'éther invite l'Angleterre à ne pas se montrer trop difficile, car il ne lui reste qu'un seul chemin de salut, celui de se joindre au bloc invincible : Berlin-Tokio-Rome-Burgos. Pauvre Angleterre!...

Depuis le 4 novembre, *Burgos* a inauguré une rubrique spéciale : « Les dernières heures de Madrid. » C'était pour annoncer les détails de la revue fasciste qui devait avoir lieu sur la place, devant le Ministère de la Guerre; indiquer des noms des chefs d'orchestres militaires qui participeraient à cette revue; délimiter les quartiers de Madrid dont le « nettoyage » était confié aux différents détachements de la « Phalange Es-

pagnole », etc., etc.

Au bout d'un mois, la rubrique a changé de nom; elle ne s'appelle plus « Les dernières heures », mais « Les derniers jours de Madrid ». Le speaker annonce :

« Le chef de l'Etat, Son Excellence le senor général Franco, a précisé que l'imminente prise de l'Escorial, glorieux centre historique et religieux de l'Espagne, équivaldra à la prise de la capitale. Quant à Madrid, le général est d'avis qu'il serait injuste de s'emparer de la ville par le fer et le feu. »

Quel plaisir que d'entendre des paroles aussi douces, particulièrement lorsque ces paroles sont accompagnées du bourdonnement des trimoteurs de l'orateur qui déversent sur les maisons privées et les hôpitaux des centaines de bombes incendiaires.

Le fracas des explosions assourdit l'émission. Le courant électrique est coupé, le poste de T. S. F. se tait. Et nous sommes ainsi empêchés de connaître les autres projets humanitaires du général Franco...

Traduit par J.-E. POUTERMAN.

AUX CONFINS DE LA CITE UNIVERSITAIRE, EN ALLANT VERS LA CASA DEL CAMPO, IL EXISTE QUELQUES FERMES MODELES QUI FURENT PENDANT 10 JOURS LE THEATRE D'UNE BATAILLE INFERNALE. LES VOLONTAIRES ALLEMANDS DE LA CENTURIE THAELMANN S'Y SONT BATTUS CONTRE LES FASCISTES, DE MAISON A MAISON, A LA MITRAILLEUSE ET A LA GRENADE. CHAQUE BATIMENT FUT PRIS, PERDU ET REPRIS.

LES IMAGES TRAGIQUES DE CES DEUX PAGES ET DE LA SUIVANTE VOUS DONNERONT UNE IDEE DE L'INTENSITE DE LA LUTTE, PARMIS LES LUEURS DES INCENDIES, LES EXPLOSIONS. JAMAIS D'ACCALMIE. NUIT ET JOUR, LES HOMMES DEVAIENT ETRE AUX AGUETS, CONTRE L'ENNEMI TAPI DANS LA MAISON D'EN FACE, CONTRE LA MORT. JUSQU'AU JOUR OU TOUT LE TERRAIN RESTA AUX REPUBLICAINS.



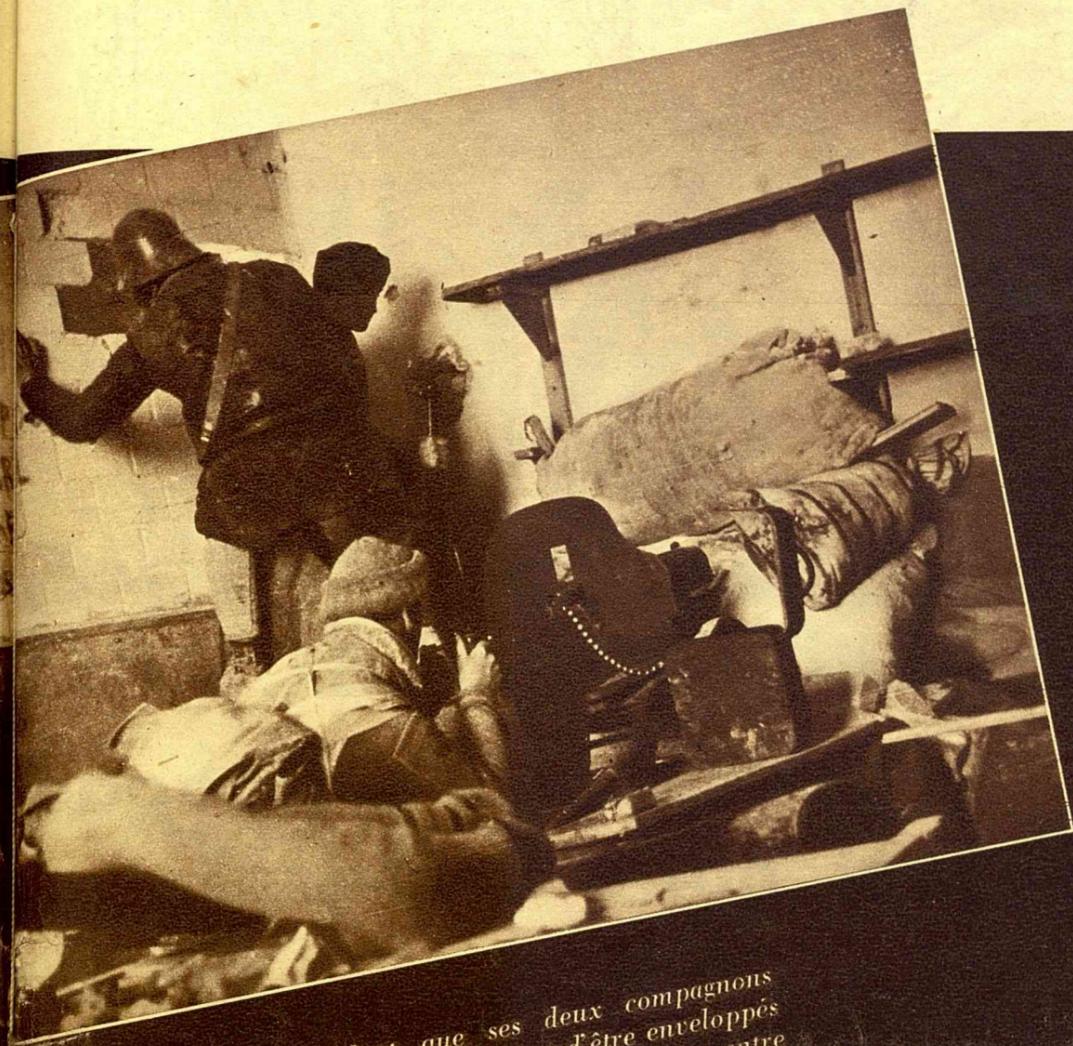
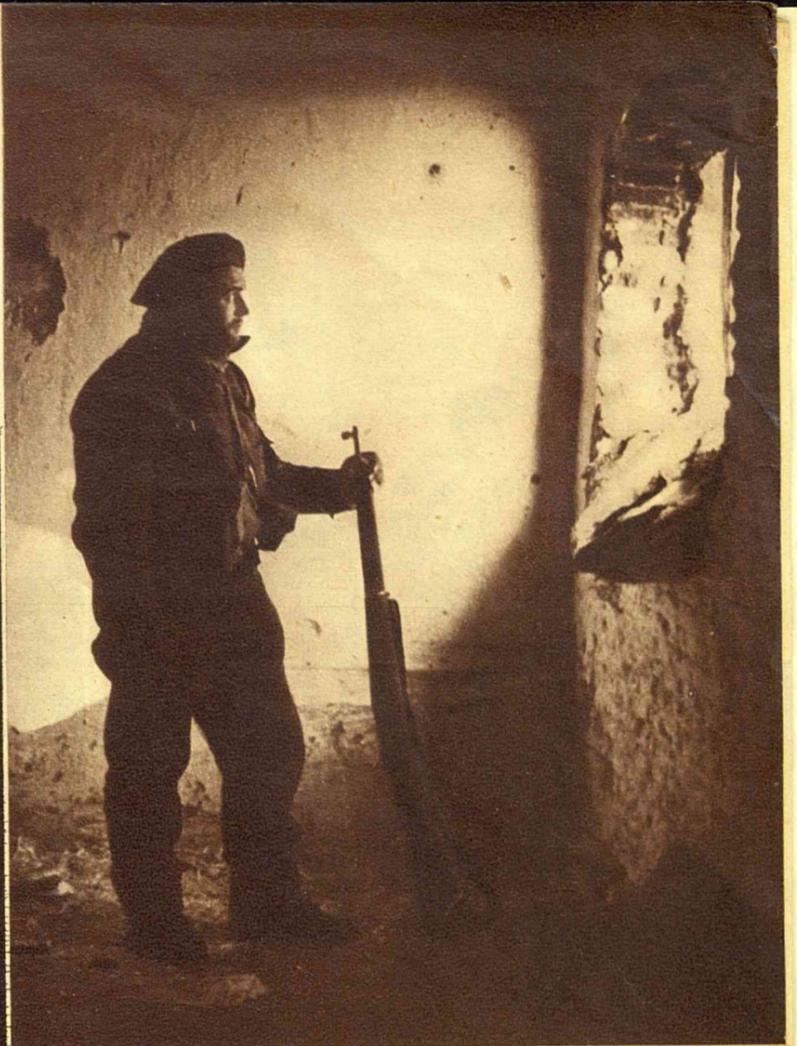
Appu
rette,
cure,
ve, po

La lu
le bâ
et le

PO,
RE
EL-
IL-

DN-
ES,
RE
RT.

Le bâtiment contigu est en flammes, mais, placé là en faction, l'homme ne bouge pas.



Pendant que ses deux compagnons guettent, pour éviter d'être enveloppés par surprise, le mitrailleur tire entre un matelas et des sacs.

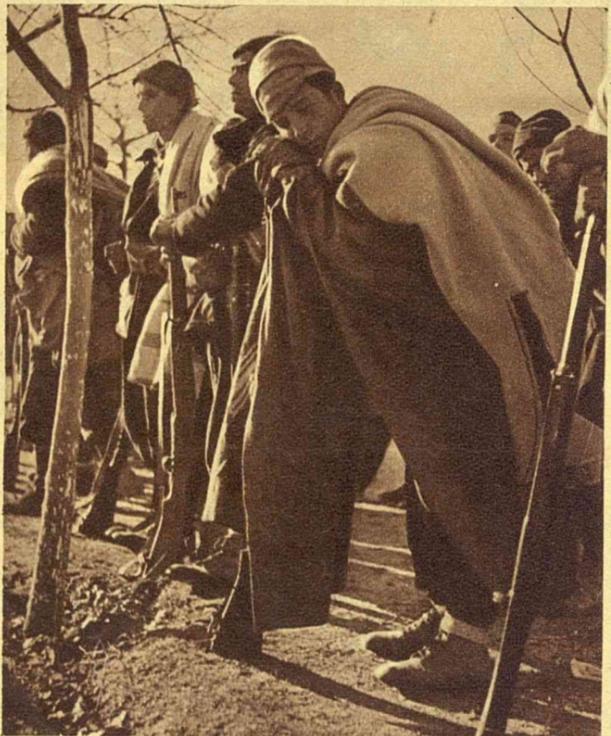
Appuyé à la roue d'une charrette, seul dans une remise obscure, il tire sans cesse, sans trêve, pour repousser une attaque des Marocains.



Par un trou pratiqué dans le mur, il tire. A côté de lui, son lit défait, le sac monté.

La lutte farouche... ils tiennent le bâtiment depuis des heures et le défendent jusqu'à la mort.

Un guetteur. Sur sa table, des provisions pour plusieurs jours.



Dans le matin hivernal, au rassemblement, le jeune milicien lutte contre le sommeil.

La Jeunesse d'Espagne et notre Jeunesse

PAR ARAGON

CEST au milieu des dévastations que l'homme s'arrête et regarde les fleurs comme il ne les avait jamais regardées; c'est en pleine guerre quand tout est négation de la vie, qu'il sent comme jamais le prix de la jeunesse, où éclate, malgré tout, malgré l'avenir apparemment fermé, la fleur humaine, qui renaît toujours. Que ceux qui ont senti battre leur cœur en voyant au cinéma ces fêtes de la jeunesse soviétique sur la Place Rouge, me comprennent! Rien de plus convaincant, rien d'irrésistible comme la vue de ceux qui commencent la vie, de ceux en qui les luttes journalières n'ont point encore troublé cette flamme de la joie : jeunes gens, jeunes filles, porteurs joyeux des mystères de demain, en qui se nouent la force, la santé, les sentiments les plus purs, l'amour...

L'Espagne en armes a mis sa jeunesse dans la grande lumière des combats : c'est cette jeunesse qui partout accueille et retient le voyageur, c'est elle qui assure l'ordre des cités et des campagnes, c'est elle qui est la chanson épique de ce peuple dont les héros, Lina Odena, tuée entre Cadix et Grenade, dirigeante des Jeunesses Unifiées d'Espagne, ou bien le marin Antonio Col, tué devant Madrid, après avoir pris quatre tanks à lui seul, avaient l'âge de notre Vuillemin.

humaines. N'était-ce point elle qui veillait sur le Palais du duc d'Albe et ses trésors artistiques, avant que le destructeur Franco, général du vieux monde et de la mort, y mit le feu avec les bombes et les avions d'Hitler et de Mussolini? Jamais peut-être comme en Espagne le passé, plein de supplices, d'horreurs, de mensonges, ne s'est dressé si nettement contre la jeunesse, contre l'avenir. Jamais on n'a vu si purement la jeunesse relever le défi qui vient du fond des siècles comme dans l'Espagne milicienne, qui résiste fièrement de sa jeune vaillance à l'agression sauvage des généraux rebelles, des reîtres de Juan March, des senoritos qui veulent sauver leurs domaines et leur oisiveté.

Jeunesse d'Espagne, jeunesse du monde. En elle, c'est notre France que nous retrouvons, ce que notre France contient d'espoir, d'ardeur, d'enthousiasme. Quelle merveilleuse liqueur s'est ainsi décantée dans la tourmente! L'alcool pur de la jeunesse espagnole nous en apprend long sur nous-mêmes, sur les possibilités de notre peuple : ce qui a été la grandeur de notre pays bâtisseur de cathédrales, de notre pays de trouvères, de bergers et de compagnons ouvriers qui chantaient par les routes, ce qui a été la grandeur de la France sur la Loire pacifique comme à Valmy, com-

me dans Paris insurgé, nous le retrouvons, nous en retrouvons la promesse dans les jeunes yeux noirs de l'Espagne, qui nous disent : « Frères de France, notre soleil est votre soleil! »

La leçon de la confiance dans la vie nous vient ainsi des champs tragiques de la guerre civile espagnole. Des charniers épouvantables s'élève une jeune chanson. Et ce qu'elle nous dit avant tout, c'est un mot qui fait que les mains se serrent, que les foules grandissent, que la poignée des spoliateurs recule, le mot répété de nos meetings, le mot sacré, le verbe fait victoire : Unir! Unir! Unir!

Car la jeunesse espagnole a fait l'unité : socialistes et communistes n'ont plus qu'une seule organisation, et déjà cette organisation s'unit aux jeunes anarchistes. Jeunes républicains, jeunes catholiques marchent avec ces jeunes unifiées sous le drapeau violet, jaune et rouge de la

République. Voici que cette jeunesse ouvre à Paris, demain, les 19 et 20 décembre, à Pleyel, une grande conférence où seront réunis des délégués des jeunes du monde entier, de tous les partis, et la jeunesse qu'unit non pas la politique, mais le sport, ou l'art, ou l'étude : la jeunesse des écoles, des stades, de l'atelier, des champs. Les mandataires de la jeunesse espagnole parleront directement à ceux qui sont nés aux mêmes heures qu'eux dans le vaste univers. Ce sera une rencontre sans précédent, et je ne doute pas qu'elle ne fasse beaucoup pour unir enfin les jeunes Français divisés.

La conférence de Pleyel montrera l'unité de la cause de la jeunesse, montrera que les grands intérêts de la jeunesse se jouent dans les champs de l'Espagne, et que la cause de la jeunesse est celle de l'Espagne républicaine.



e barricade,
r un chemin
la Casa del
mpo, faite
sentielleme
valises em-
ies de terre.



Dans la Casa del Campo, qui était le bois de Boulogne de Madrid, on emmène un blessé sur une route balayée par le feu des mitrailleuses.



Soutenu par son camarade, le blessé se traîne péniblement.



Avec un admirable courage, les infirmiers accomplissent leur besogne si périlleuse, car l'évacuation des blessés se fait sous le feu de l'ennemi.

Un tout jeune milicien, un enfant presque, la mascotte de la brigade internationale.





Le sommeil précaire, entre deux bombardements. Mais la vieille maman, elle, ne dort pas. Le regard perdu, elle revoit le foyer détruit.



La mère dort, tassée dans une couverture. Le garçon, fillette semblent à cent lieues de la guerre.

Une bombe a fait une énorme brèche dans le métro de Madrid, d'où la population qui s'y abritait a été évacuée.



Avec la merveilleuse insouciance de leur âge, les enfants rient et jouent, près de leur mère au visage si triste...

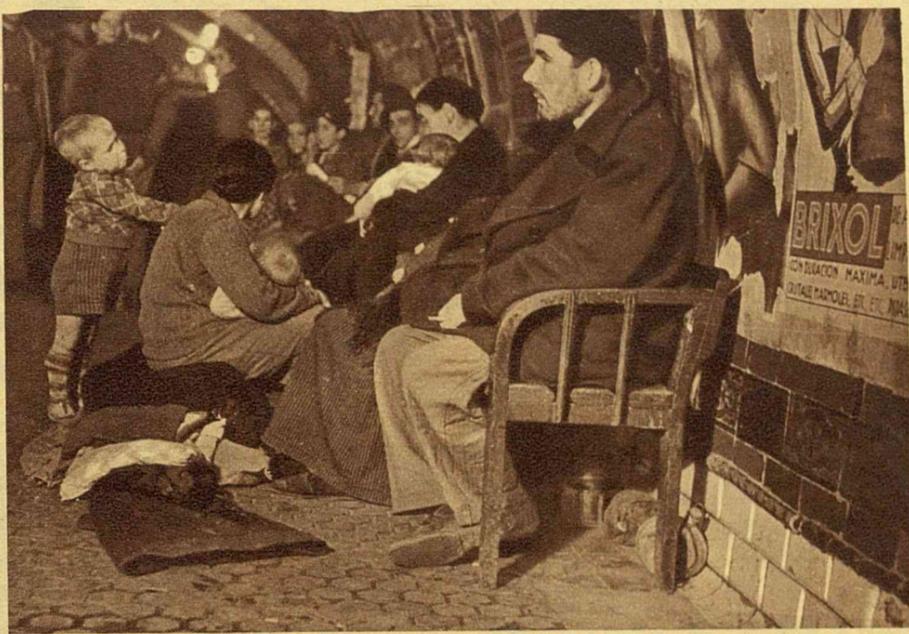


TERRAINE DES RÉFUGIÉS

DANS LE

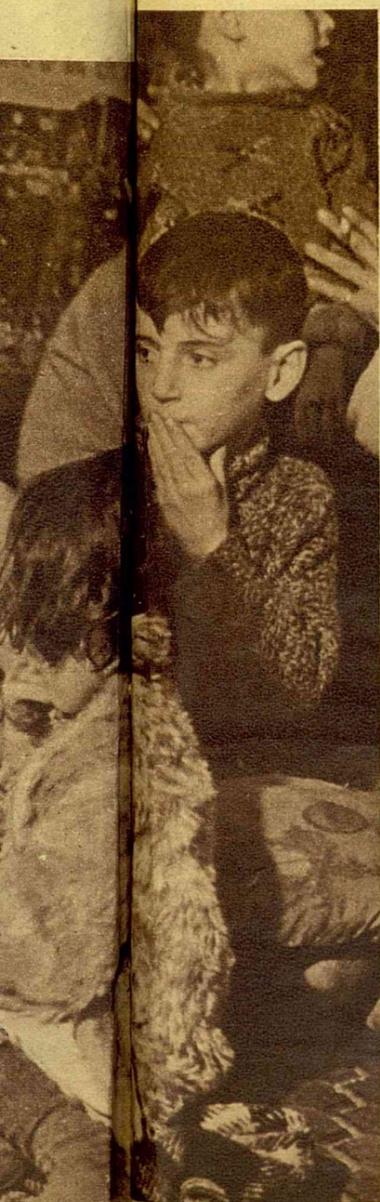
METRO DE MADRID

PENDANT plusieurs semaines, les quais du Métro de Madrid ont été envahis par la foule douloureuse des réfugiés des faubourgs et des quartiers les plus éprouvés par le bombardement. Des familles entières ont reconstitué dans les stations un « foyer » dérisoire, étalant contre le mur, devant les affiches publicitaires, quelques couvertures, parfois un matelas, où venait buter leur misère vaillamment supportée. Et la vie s'était organisée, ponctuée du passage des rames qui continuaient à circuler, jusqu'au jour où, récemment, on évacua les réfugiés du Métro.



Signifiante image de la détresse, de l'abandon et de la guerre. C'est pour qu'ils retrouvent le bonheur que des hommes de tous les pays combattent et meurent sur le front de Madrid.

Les heures passent, interminables. Les rames du métro se succèdent, s'espacent, puis vient le silence, troublé par un enfant qui s'éveille en pleurant, par le bruit sinistre du bombardement.



Le père, la mère, le fils, réunis une fois encore, peut-être la dernière, mangent sur ce quai de Métro. Bientôt le fils va repartir sur le front.

illustration
de
Lingner



UNE NOUVELLE INÉDITE DE

GEORGES DAVID

◆ PHRYNÉ ◆

MADAME PHILIPONEAU, personne forte et de maintien assuré, dans son « transat » confortable, brodait de soie vieillie ou un napperon de toile bise, un napperon à thé, sans doute. Installée sans cérémonie sur les marches du vestibule, sa fille, Mlle Gertrude, rousse au teint d'Américaine, malgré l'ardente saison (on le lui en rabattait assez les oreilles, qu'elle avait la peau, et aussi les yeux violettes fanées d'une Américaine chic) Mlle Gertrude Philiponeau, coudes aux genoux, tournait deux à deux, ou quatre à quatre, sans les lire, les pages du dernier bouquin de Montherlant.

Il faisait bon à vivre, dans cette cour sablée, en cet après-midi d'août de Roc-les-Bains, au vent du large froissant et refroissant les longues feuilles des faux palmiers, sur le balcon de bois découpé et peint aux couleurs de la villa : vert et ocre. Il faisait bon à attendre, là, que le soleil extravagant se décidât à s'en aller, enfin, à disparaître, loin, là-bas, entre le phare des Requins et l'île des Cachalots, et permettre aux personnes des deux sexes de se balader en maillot — tout nus, quasiment — sur la plage aux pierres coupantes et sentant la vase, malgré les affirmations du Comité d'Initiative de l'endroit.

La villa des Philiponeau — la mai-

pectable) bâtie par l'« Entreprise Urbaine du Sud-Ouest ». Une villa, avenue de l'Océan, de briques vernissées vert amande, aux joints ocre, comme celles de la Pension de Famille du boulevard du Casino, avec, au-dessus de la grande baie de la salle à manger-salon, un Phryné en anglaises mauves. Et ceci rachetait cela. Mme Philiponeau, femme de bon sens, assez autoritaire à l'accoutumée, avait exigé de l'« Entreprise Urbaine du Sud-Ouest » ces briques vernissées vert amande aux joints ocre. Mais Mlle Gertrude avait choisi, pour l'enseigne, ces élégantes anglaises mauves : « Phryné »... La villa « Phryné ».

Un placement de père de famille, c'était bien le cas de le dire, et d'un rapport plus sûr, certes, que celui des banques, et, surtout, que celui des caisses de l'Etat. M. Philiponeau n'avait aucune confiance dans les placements sur l'Etat. Rien n'est plus profitable, en somme, à un propriétaire, qu'une villa sur une plage, dans un coin pas cher et gentiment fréquenté. Tout le monde, maintenant, veut prendre ses vacances. Et tout le monde a raison. Quinze jours, trois semaines, six semaines. On loue un peu sa villa, en douce, sans rien déclarer, ni vu ni connu, et on rentre dans ses frais.

Les Philiponeau avaient loué, pour juillet, une partie de la leur — une

pièce au rez-de-chaussée, deux chambres au premier — aux Méré-Lacroix, des gens fort bien, des Parisiens du quartier des Invalides, de vieille souche militaire.

La mère, veuve distinguée, toute jeune, encore, et son grand fils, Jacques, 25 ans. De la branche aussi, de la culture. Il faisait son droit. Il faisait aussi du journalisme — en amateur, s'entend — chroniquait aux hebdomadaires de bon aloi... Des loca-

Roc-les-Bains prenaient leur repas au Café de la Marine, tout proche, ou se faisaient servir à « Phryné », selon les jours. De son côté, Mme Philiponeau, en qualité de propriétaire, les priaient parfois à son thé de quatre heures, et même à dîner; et cela le plus simplement du monde. Quand ils n'allaient pas au Casino, danser une rumba, les jeunes gens causaient musique, littérature, faisaient des mots croisés. Et Mme Méré-Lacroix — qui disait: « Je suis vieille » et paraissait la sœur charmante de son fils — parlait des chances, à la prochaine élection de l'Académie, de Monseigneur Grente, évêque du Mans. Et quel joli son de voix avait Mme Méré, pour parler de Monseigneur Grente, évêque du Mans, candidat à l'Académie Française. Et ce charme souriant de Jacques, près de Gertrude à la peau d'Américaine.

...Mme Philiponeau brodant de soie vieil or son napperon de toile bise, sous les faux palmiers où passait le vent de mer, et Mlle Gertrude continuant à ne point lire le dernier bouquin d'Henry de Montherlant, les dames Girardin entrèrent comme chez elles dans la cour de la villa Phryné.

Des amies de Puy-Lussac. M. Girardin, ancien percepteur, s'occupait d'assurances et de placement de vins... « Des gens pouvant faire aussi bien que nous, disait Mme Philiponeau, mais regardant vraiment trop à la dépense. Dans la vie, il faut ce qu'il faut. »

Mme Girardin, une grande sèche, à lunettes d'écaille, et d'une élégance relative. Le type de l'institutrice de campagne d'il y a quarante ans, selon Mme Philiponeau, caustique à ses heures et qui trouvait aussi que, depuis quelque temps, Mlle Girardin, Françoise, élevée, comme Gertrude, aux Ursulines de la rue des Ecoles, cherchait joliment le beau mariage, malgré ses airs de « ma douce amie » et deviendrait facilement intrigante, et même provocante, l'occasion se présentant.

Cela était indéniable, les Girardin regardaient à la dépense. Ils logeaient à Roc-les-Bains, non en villa, bien entendu, non à l'hôtel — et Roc-les-Bains pourtant, ne possédait pas que des établissements à coups de fusil — mais dans le haut de la ville, au diable, chez un pêcheur, où ces dames popotaient dans une chambre (?) sentant le hareng et la sardine, comme la plage aux pierres coupantes sentait la vase, le soir, au soleil. Naturellement, ces dames n'allaient au Casino qu'avec des billets de faveur.

Et quand M. Girardin, l'ancien percepteur, venait à Roc-les-Bains, le samedi, il voyageait dans l'auto de M. Philiponeau, et, le week-end fini, regagnait Puy-Lussac de la même façon.

— Il n'a jamais offert à mon mari de lui payer son essence, remarquait Mme Philiponeau. Notez que cela nous est égal, et que ce n'est pas pour deux ou trois bidons d'essence... Nous sommes au-dessus de ça. D'ailleurs, leur ladrerie à part, ce sont de braves gens. Quoique Mme Girardin ait un caractère assez difficile et que Françoise soit une fameuse intrigante... Dame ! elle a vingt ans, deux ans de plus que Gertrude. Et elle n'est pas mariée. Et les soupirants n'ont pas l'air de se battre à sa porte.

Il ne fallait pas prendre Mme Philiponeau pour une imbécile. Elle se rendait parfaitement compte que Mme Girardin et sa demoiselle étaient jalouses de la villa Phryné, comme, l'an dernier, elles étaient jalouses de leur chambre acajou bombée, et voilà trois ans de leur piano à queue. Ça datait de loin. Mais qui empêchait M. Girardin, un homme avisé et si près de ses intérêts, de faire construire, à Roc-les-Bains ou ailleurs, une villa de briques vert amande aux joints ocre, qui serait, en même temps une maison de plaisance et de rapport ? Qui empêchait Mme Girardin d'acheter, pour elle, une chambre acajou bombée, et pour sa fille Françoise, un piano à queue ?

(A suivre.)

SPECTACLES

CALIBRE 9 M/M

Une intrigue policière peut être compliquée en diable, le public l'admettra si les détails sont traités avec un brio qui fait oublier un fil conducteur qui n'a guère plus à se deviner que le fil qui retient les perles d'un collier. Dans cette sombre histoire de Kodaks meurtriers, les perles sont, hélas! terriblement rares. Et le fil qui s'aperçoit trop est épouvantablement embrouillé. Un film policier qui n'a même pas l'excuse d'être divertissant. (Film américain. *Le Marbeuf*.)

QUAND MINUIT SONNERA

Un riche industriel a, jadis, fait partie d'un « gang » de brûleurs de navires. Un crime qu'il a commis va être prescrit, mais la bande, pour faire chanter l'industriel, le kidnappe le soir de ses noces. Il trouve moyen de prévenir la police qui enlève le repaire après un siège en règle. L'honneur est sauf. Il s'agit d'un film commercial de série dû à la collaboration de MM. Machard et Joannon. Et, après tout, cela pourrait être plus mal. L'action est assez vivement enlevée; les péripéties, pour être prévues, restent cependant divertissantes; le dialogue est supportable. A tout prendre, voyez ce film plutôt que *Rigol-boche* ou *Les Deux Gosses*. (Film français. *Le Rex*.)

TRAFIC D'ARMES

En cherchant à retrouver le cadavre d'un homme barbu aperçu à Nice durant le Carnaval et entrevu lors du déraillement criminel du rapide, le détective et sa jolie fiancée, découvrent dans un appartement de Passy — identifié grâce à un bouton de manchette — une très ancienne invitation à un banquet offert par le Lord Maire de Londres... Cependant... On reconnaît à la façon dont est menée cette intrigue, aux rebondissements perpétuels, le style des « 39 Marches », ce film qui a été un vrai renouvellement d'un genre très traditionnel. Comme à l'ordinaire, l'imitation ne vaut pas le modèle, mais il y a quelques bonnes plaisanteries telles que celle qui consiste à donner comme couverture des trafiquants d'armes une organisation appelée « Les pèlerins de la Paix ». Selon un très vieux poncif du roman policier, le chef des bandits n'est autre que le policier. En somme, un film qui vaut pour la digestion, les classiques « *déetective-stories* » anglaises. (Film anglais. — *Le Balzac*.)

TABOR

La race nomade des Tziganes promène ses roulottes et ses charrettes sur toutes les routes d'Europe, menant une vie misérable, tirant le plus clair de son existence de la bonne aventure, des travaux de vannerie, de menus larcins. Les Tzi-

ganes sont nombreux en Union soviétique et depuis plusieurs années on s'est appliqué à fixer leur vie errante. *Tabor* est un épisode de la grande œuvre entreprise. Un jeune propagandiste a réussi à se joindre à une troupe tzigane. Après le dramatique sauvetage de l'un d'entre eux, entraîné vers une cataracte sur un radeau désemparé, il réussit à fixer pour quelques mois la tribu auprès d'un Kolkhoze. La vie prospère des paysans soviétiques incline les Tziganes à fonder, eux aussi, un Kolkhoze, mais ils se heurtent à l'hostilité de leur chef, l'homme riche de la tribu. Ce dernier tente de tuer la plus ardente des femmes, mais après un dramatique duel au fouet avec le père de celle-ci, il s'avoue vaincu, et les Tziganes quittent leur servitude errante pour la liberté de la terre et du travail soviétique. L'œuvre a été réalisée avec beaucoup de soin. La beauté des femmes, le pittoresque des costumes, le choix des types humains, le charme des chants tziganes, le dramatique de certains épisodes proches de films américains du Far-West, tout cela contribue à faire de *Tabor* une œuvre attachante. Ces qualités sont un peu gâchées par le déclamatoire de plusieurs tirades et le jeu plus théâtral que cinématographique de quelques acteurs. Mais cependant, *Tabor* est un film qui se détache sur l'ensemble de la production internationale. (Film soviétique. G. S.)

CETTE SEMAINE :

LES BAS-FONDS (un grand film français), TCHAPAIÉW, LA JEUNESSE DE MAXIME, LES TEMPS MODERNES (trois chefs-d'œuvre), JENNY (réaliste), LA BELLE ÉQUIPE (remarquable), TO MARY WITH LOVE (tranche de la vie américaine), L'EXTRAVAGANT Mr DEEDS (spirituel).

ET AUSSI

TRAFIC D'ARMES (péripéties policières), CESAR (honnête), CENT BLAGUES (comique), AVENTURE A PARIS (agréable vaudeville), UN OISEAU RARE (bon dialogue drôle), VIVA VILLA (brillant), CLUB DE FEMMES (sympathique), REMBRANDT (historique), LE JOYEUX BANDIT (opérette mexicaine), LES AMIES (touchant).

Dimanche 20 décembre, à 9 h. 30 du matin, au cinéma *TEMPLIA*, 18, faubourg du Temple, Paris (11^e), la section des 3^e et 4^e arrondissements de *Ciné-Liberté*, présente sous la présidence de Gaston Modot, le grand film populaire *La Vie est à Nous*, séance strictement privée, réservée aux adhérents de *Ciné-Liberté*.

Adhérez à la permanence centrale de la section : Maison *PECHON*, 113, rue Vieille-du-Temple (3^e), et au siège, 12, rue de Navarin.

MP vous donne

L'HEURE EXACTE

PAR T.S.F.

50

MOUVEMENT SUISSE

FRS

LA NOUVELLE FORME

OR 18 CAR. CONTROLE RENFARGENT. PRIX DE RECLAME 150.

LA MODE - JOLIE MONTRE-BRACELET LAPIDEE - TRES ELEGANTE

ANCRE 15 RUBIS 5 ANS DE GARANTIE

AVEC BRACELET CHROME... 60 F ANCRE 15 RUBIS 80 F ROBUSTE ET DE PRECISION 60 F

FACE METRO LE PELETIER 10 RUE DE LA VICTOIRE - PARIS 9^e

EXPEDITION EN PROVINCE FRANCO - AJOUTER POUR RECOMMANDER 250

MÉMOIRES D'UN POLICIER

par
CANLER
ancien chef de la sûreté

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Canler naquit en 1797, à Saint-Omer. Son père était un soldat des armées de la République. Il le suivit dans les campagnes de l'Empire et prit lui-même comme soldat une part active aux dernières. Ce n'est qu'en 1820 qu'il entra dans la police comme inspecteur. Il devait devenir en 1849, chef de la Sûreté.

Dans ses mémoires, écrits en 1861, il expose avec beaucoup de minutie les dessous de la police, et ses récits se doublent pour nous d'un vivant intérêt historique en éclairant d'un jour cru les mœurs de l'époque.

MA NOMINATION AUX FONCTIONS D'OFFICIER DE PAIX ET MES MOYENS DE POLICE

VERS la fin de 1842, je fus appelé à prêter mon concours à M. Eloin, commissaire de police aux délégations judiciaires, pour arrêter Vidocq, qui, après avoir été voleur, forçat et policier, tenait une sorte de bureau d'affaires ou plutôt faisait de la contre-police. Depuis 1833, c'était la troisième fois que j'étais chargé de le conduire au dépôt de la préfecture. Pendant l'opération, j'exprimai à M. Eloin le désir d'être nommé officier de paix.

— Pourquoi? me dit-il, vous êtes pourtant bien, au service de sûreté?

C'est vrai, mais les époques se suivent

et ne se ressemblent pas. De 1832 à 1839, mes relations avec le chef du service avaient toujours été agréables; mais depuis que l'agent B*** est parvenu à lui persuader que l'activité que je déploie n'a pour but que de le renverser pour prendre sa place, il en est résulté pour moi bien des ennuis que je désire voir se terminer le plus tôt possible.

Et la conversation en resta là. Mais le 1^{er} janvier 1844, M. Eloin, ayant été nommé chef de la police municipale, se rappela mon désir; il en parla au secrétaire général, et tous deux me promirent qu'à la première vacance je recevrai ma promotion. En effet, l'officier de paix chargé du sixième arrondissement et de la surveillance des théâtres du boulevard du Temple ayant été mis à la retraite, je fus nommé en son lieu et place le 1^{er} septembre 1844. Le lendemain, le secrétaire général me conduisit au cabinet du préfet, entre les mains duquel je prêtai serment. A cette occasion, M. Delessert me fit une allocution toute paternelle sur les nouveaux devoirs que j'allais remplir, puis il ajouta: ! M. le secrétaire général et M. le chef de la police municipale m'ont parlé plusieurs fois des services importants que vous avez rendus à mon administration. Je pense donc que vous n'oublierez pas que vous avez appartenu au service de sû-

mière vacance je recevrai ma promotion. En effet, l'officier de paix chargé du sixième arrondissement et de la surveillance des théâtres du boulevard du Temple ayant été mis à la retraite, je fus nommé en son lieu et place le 1^{er} septembre 1844. Le lendemain, le secrétaire général me conduisit au cabinet du préfet, entre les mains duquel je prêtai serment. A cette occasion, M. Delessert me fit une allocution toute paternelle sur les nouveaux devoirs que j'allais remplir, puis il ajouta: ! M. le secrétaire général et M. le chef de la police municipale m'ont parlé plusieurs fois des services importants que vous avez rendus à mon administration. Je pense donc que vous n'oublierez pas que vous avez appartenu au service de sû-

Une scène de « MIOUSIC » qui passe au « STUDIO 28 »



reté, et que les soins de la police municipale ne vous empêcheront pas de surveiller et d'arrêter les malfaiteurs dans votre arrondissement.

Comme on le pense bien, je n'hésitai pas à prendre cet engagement.

Une fois installé dans mon nouveau poste, je réfléchis sérieusement à la promesse que j'avais faite au préfet et aux difficultés que j'aurais à vaincre.

En effet, quelle est l'âme de la police? l'argent! car il faut qu'elle ait à sa solde: 1° des agents, hommes du métier, adroits, actifs, intelligents, secondant leur chef dans ses desseins, ses volontés, accomplissant ses ordres, suivant le plan de campagne qu'il a dressé, en un mot, réalisant la pensée qu'il a conçue;

2° Les indicateurs, être méprisables, arrachés au crime par la crainte, et vendant à la police, pour une faible rétribution, les secrets de leurs camarades.

Enfin, quels sont les moyens donnés au chef du service de sûreté pour simplifier, faciliter, favoriser ses opérations? La centralisation des renseignements, qui vient lui apprendre chaque jour quels crimes ont été commis, quels repris de justice sont en rupture de ban, quels malfaiteurs sont entrés dans les hôtels et maisons garnis, et mille autres renseignements non seulement utiles, mais indispensables.

Or, je n'avais pas à ma disposition un sou des 31.200 francs, alloués alors au service de sûreté pour payer chaque année les indicateurs et stimuler par des récompenses le zèle des agents. J'étais seul, sans ressources, sans renseignements, sans un homme du métier pour secondar l'exécution de la tâche que je m'étais imposée. Il me fallait donc chercher des auxiliaires assez désintéressés pour me servir gratuitement; mais, comme le complet désintéressement est fort rare, je cherchai parmi ceux que j'avais à surveiller les individus qui pouvaient utilement me servir d'indicateurs et d'auxiliaires. Je pensai ne pouvoir trouver ces instruments que parmi les maîtresses ou filles de maisons de tolérance, ou les maîtres de maisons garnies dites à voleurs, ou les marchands de contre-marchés à la porte des théâtres, ou enfin les marchands ambulants dits camelots, qui possèdent souvent de précieux renseignements. Au lieu de n'attacher à une seule classe d'individus, je les mis tous à mon service. Voici comment.

Les files publiques sont fort souvent arrêtées pour des misères qu'on est obligé cependant de réprimer, afin de tenir sous un joug de fer ces créatures dégradées et portées à la licence. Or, après en avoir référé au chef de la police municipale, j'allai faire ma visite aux maîtresses des maisons de tolérance de mon arrondissement; je leur promis de les protéger en cas de contravention, mais à la condition que lorsqu'il viendrait des voleurs chez elles, ou qu'elles apprendraient par leurs filles quelques particularités sur les malfaiteurs, elles me le feraient savoir immédiatement.

Ce point établi, je me tournai vers les maîtres de garnis dits à voleurs; tous promirent de me renseigner sincèrement. Toutefois, la plupart de ces individus, « affranchis » pour les malfaiteurs, ne tinrent point leur promesse. Je n'avais qu'un seul moyen de les y contraindre, je le mis à exécution. J'allai à toute heure de nuit, avec le commissaire de police, faire perquisition dans leurs garnis, enlevant tous ceux des locataires dont les papiers n'étaient pas parfaitement en règle ou qui n'en avaient pas. Quelquefois aussi, me rendant avec mes sergents de ville dans ces maisons vers trois ou quatre heures du matin, je visitais toutes les chambres, faisant relever et habiller tous les locataires, sous prétexte de rechercher un malfaiteur qui n'y était pas. Bientôt MM. les logeurs s'aperçurent que leur clientèle, ennuyée de ces dérangements continus, disparaissait peu à peu, et que par la suite ils n'auraient à offrir à mes investigations que des chambres vides. Ma surveillance menaçait de ne pas se lasser de sitôt, et ils comprirent enfin qu'il valait mieux entrer en composition avec moi que de continuer à lutter aussi désavantageusement; ils firent de force ce que les maîtresses de maison de tolérance avaient fait de bonne volonté, et tout fut encore pour le mieux de ce côté.

Il s'agissait ensuite de m'assurer des marchands de contre-marchés. Ceux-là n'étaient pas très difficiles à réduire: une surveillance soutenue aux abords des théâtres amenait l'arrestation des contrevenants, et leur consignation au poste pour être conduits le lendemain à dix heures du matin chez le commissaire de police. On y dressait procès-verbal de la contravention, qui entraînait presque toujours une condamnation à la prison. Tels furent les moyens qui me les soumièrent et les tinrent à ma dévotion.

Au quatrième lieu, je m'adjoignis pour auxiliaires les marchands ambulants dits camelots, colportant de droite et de gau-

che, sans autorisation, des articles vendus à bas prix, achetés par eux à plus bas pris encore et provenant de fonds de magasins ou de ventes par autorité de justice. Pour ceux-ci, j'employai le même système qui m'avait si bien réussi avec les maîtresses de maisons, et ce fut en tolérant leur stationnement au coin d'un passage, à certains endroits des rues et des boulevards, que j'obtins d'eux de précieux renseignements que leur vie nomade leur permettait de se procurer.

Ces jalons posés, je me créai de nouveaux auxiliaires en attachant entièrement à mon service des indicateurs que je choisis parmi les forçats, les réclusionnaires et autres libérés auxquels le séjour de la capitale était interdit, et que j'avais arrêtés pour ce fait. J'en avais distingué quelques-uns d'une intelligence rare; je demandai et obtins pour ceux-ci l'autorisation temporaire d'habiter Paris.

Un de ces hommes, nommé Charles R***, déjà condamné deux fois et se trouvant en rupture de ban, était doué d'une intelligence peu commune; il possédait une mémoire et un coup d'œil si extraordinaires qu'il reconnaissait à première vue et sans hésitation un homme avec qui il avait vécu en prison et dont il avait été séparé depuis plusieurs années; un individu cherchait-il à se dissimuler sous un faux nom, Charles lui disait immédiatement: « Ce n'est pas votre nom, vous vous appelez un tel, à telle époque vous étiez dans telle salle de telle prison. »

Avec de telles qualités, R*** ne pouvait que me rendre d'importants services. Malheureusement il me fallait subvenir à ses besoins ainsi qu'à ceux de mes autres indicateurs pour éviter qu'ils ne retombassent dans leurs anciennes habitudes perverses, et n'ayant, comme je l'ai dit, aucune somme à ma disposition, voici ce que j'imagine: chaque jour, je faisais remettre à ces individus quelques cartons d'entrée sur la masse de ceux qu'on confiait à cette époque aux commissionnaires qui stationnaient devant les théâtres. Ces cartons, revendus avec un bénéfice de cinquante centimes aux personnes qui voulaient entrer sans faire queue, procuraient à chacun de mes hommes environ trois ou quatre francs par jour. Cette vente leur assurait une existence modeste et leur permettait de me consacrer tout leur temps.

Après avoir pris ces dispositions préliminaires, je choisis parmi les seize sergents de ville placés sous mes ordres les sieurs Sallier et Toisoul, en qui j'avais pleine confiance; jamais je n'ai rencontré deux hommes plus dévoués à leur besogne. C'est ainsi que je parvins à me créer des auxiliaires habiles, adroits, infatigables, qui me rendirent les plus grands services et facilitèrent au suprême degré le succès de mes opérations. Grâce à leur concours, je pus enfin pourchasser à outrance les malfaiteurs de mon arrondissement, et voici quelle fut ma première affaire.

Peu de jours avant mon installation, un jeune clerc d'huissier de province, nouvellement débarqué à Paris, avait été assailli vers minuit dans la rue du Haut-Moulin par quatre individus qui l'avaient bâillonné et lui avaient soustrait sa montre, sa bourse, son chapeau et un couteau catalan. Depuis trois semaines, le service de sûreté faisait d'inutiles recherches, et l'affaire en serait probablement restée là, si un contrôleur de théâtre, demeurant dans la même maison que ce clerc, n'avait eu l'idée de me l'envoyer en lui disant: « Allez trouver l'officier de paix, contez-lui ce qui vous est arrivé, et s'il ne trouve pas vos voleurs, personne ne les trouvera. » Le jeune provincial vint en effet me voir et me raconta tous les détails de cette attaque nocturne; il me donna tant bism que mal le signalement des quatre individus qui l'avaient assailli: « Ce qui me fait peine, ajouta-t-il, c'est qu'à la préfecture on m'a dit qu'on ne croyait pas à cette histoire; et pourtant, monsieur, je vous jure bien que c'est l'exacte vérité. »

Persuadé que le jeune homme disait vrai, je le congédiai en lui promettant de faire des recherches actives et de l'avertir si je pouvais mettre la main sur ses voleurs. « Diable! ne pus-je m'empêcher de dire quand il fut parti, voici une affaire épineuse; le service de sûreté a renoncé à la poursuite; ce serait, ma foi, un heureux début si je pouvais réussir. »

Le lendemain, je me mis en quête avec mes deux agents, Sallier, Toisoul, et un de mes indicateurs, qui, à la révolution de 1848, s'engagea dans la garde mobile et fut tué par les insurgés de la barricade de la rue Saint-Maur et du faubourg du Temple. Après trois jours de démarches incessantes, nous mettions enfin la main sur les quatre voleurs, et l'un d'eux était trouvé porteur du couteau catalan et de la reconnaissance de la montre, qui avait été mise au mont-de-piété. Le préfet, instruit du résultat que j'avais obtenu, m'en fit témoigner sa satisfaction.

Une autre affaire de vol qui avait bien

aussi son importance, quoi qu'elle fût d'une toute autre catégorie, ne tarda pas à se produire. Un de nos auxiliaires de la classe des « camelots » vint m'avertir qu'il avait appris que trois jeunes gens, dont il donna les signalements, avaient commis la veille un vol au préjudice d'un individu qu'ils avaient préalablement endormi au moyen d'un narcotique, et qu'ils avaient ensuite transporté chez lui comme un homme mort.

Il était huit heures du matin, quand je reçus cette révélation. A l'instant même, je fis partir Toisoul, Sallier et l'indicateur R***, avec ordre de visiter tous les cabarets et guinguettes du faubourg du Temple et de Belleville, qui assez ordinairement sont fréquentés par les voleurs; à onze heures, les trois voleurs étaient arrêtés. J'interrogeai le moins âgé, jeune imberbe de dix-sept ans, qui, à la première parole que je lui adressai, se mit à pleurer; je profitai de ce moment pour lui parler de son père et de sa mère, je lui fis remarquer la fâcheuse position où il se trouvait et le chagrin que ses parents en auraient; je lui laissai entendre que, par une entière franchise, il pourrait peut-être se tirer du mauvais pas où il était engagé, puis j'ajoutai en forme de péroraison: « Que tu parles ou que tu te taises, l'affaire n'en aura pas moins son cours, car dans une heure je saurai dans quelle maison le vol a été commis et vous serez confronté avec votre victime; mais alors ne compte plus sur mon indulgence, je serai sans pitié pour toi! » A ces mots, il se jeta à mes genoux en jurant au milieu de sanglots qu'il allait tout m'avouer, et il me dit:

« Hier, à onze heures du soir, nous étions, mes deux camarades et moi, sur la place du Châtelet, lorsque nous avons vu venir à nous un homme tellement soufflé qu'il pouvait à peine se tenir. Tiens! dit le plus âgé de nous trois (il avait vingt-quatre ans), v'là un « pentre » qui est bon à lever! Suivez-moi! Il aborda le po-chard, lia conversation avec lui et l'emmena sans peine chez un marchand de vin où bientôt nous fûmes attablés autour d'un litre de vin. Alors mon camarade, qui avait porté la parole, mit du tabac dans sa bouche, le mâcha, et pendant que nous causions avec notre ami de rencontre, il pressa fortement sa chique dans le verre de l'individu. A minuit, nous nous en allâmes. Le pauvre homme ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, nous le portâmes à son domicile, rue Saint-Denis, où il n'y a pas de concierge. Après avoir déshabillé et couché notre ivrogne comme un enfant, nous le quittâmes en emportant sa clef. « A une heure du matin nous sommes revenus, notre homme dormait profondément; nous avons fait un paquet de ses vêtements, nous avons pris son argent, puis nous sommes partis. Voilà, monsieur, l'exacte vérité! Je sais bien que j'ai commis une grande faute; mais, voyez-vous, je ne suis pas un voleur, et j'ai été obligé de faire comme mes deux camarades parce qu'ils m'auraient battu. »

Après cette révélation, j'allai, accompagné des agents Toisoul et Sallier, rue Saint-Denis, au numéro indiqué. Nous y trouvâmes le volé qui ne s'en doutait guère et qui était encore couché. Tout surpris de ce que nous lui annoncions, il se précipita en bas de son lit, mit les matelas sens dessus dessous, puis, saisissant un portefeuille qui s'y trouvait, il poussa un cri de joie indescriptible en nous disant: « Ah! messieurs, que je suis donc heureux d'en être quitté à si bon marché! Si mes voleurs avaient eu l'idée de chercher entre mes deux matelas, j'étais ruiné, car ce portefeuille contient 80.000 francs en billets de banque que j'ai reçus avant-hier. Mais aujourd'hui même je vais les mettre en sûreté. Notre individu nous confirma, autant que sa mémoire le lui permettait, une partie des détails révélés par l'apprenti voleur, et il s'empressa de nous accompagner chez le commissaire de police, qui dressa procès-verbal et envoya à la préfecture les trois jeunes coquins.

A la même époque, une sollicitation à laquelle j'étais loin de m'attendre, m'amena à m'occuper d'une autre soustraction. M. Allard avait un frère qui était sergent de ville et dont la femme vendait du bouillon dans une échoppe à l'Entrepôt; deux voleurs pénétrèrent dans cette espèce de boutique et s'emparèrent d'un sac en toile contenant 1.200 francs en pièces de cinq francs. Le chef de la sûreté avait été immédiatement prévenu par son frère, les voleurs étaient connus, il n'y avait donc plus qu'à mettre la main sur eux; mais M. Allard, n'ayant pu parvenir à faire opérer leur arrestation, se décida à me prier d'arrêter ces deux individus, dans le cas où je pourrais les découvrir.

Je me mis en campagne, assisté de mon brigadier, des agents Toisoul et Sallier, ainsi que de quelques auxiliaires; je visitai tous les établissements mal famés de mon arrondissement et bien m'en prit, car le lendemain, à dix heures et demie du soir, j'arrêtai les deux malfaiteurs dans le cabaret d'un marchand de vins liquoriste de la rue des Fossés-du-Temple, sorte de bouge où se réunissaient fréquemment tous les mauvais garnements du boulevard. Au moment de l'arrestation, l'un des deux voleurs, vétéran dans le crime, se jeta sur moi pour me frapper avec un couteau catalan qu'il tenait à la main; je n'aurais certainement pas échappé au coup qu'il voulait me porter sans la présence d'esprit et le sang-froid de mon brigadier Labrie, qui repoussa brusquement le misérable, et lui saisissant le bras qu'il dirigeait contre moi, me donna ainsi le temps de désarmer ce forcené. Une perquisition faite au domicile des deux inculpés amena la découverte du sac en toile contenant primitivement les 1.200 francs, mais de pièces de cent sous, point; elles avaient disparu.

Cette affaire venait d'être terminée, quand je rencontrais sur le boulevard un agent du service de sûreté, qui, entre autres choses, me dit que depuis trois semaines la brigade de la voie publique était à la recherche d'un nommé Schneider et de deux de ses camarades, voleurs de profession, inculpés dans des vols qualifiés, et contre lesquels il existait des mandats d'arrêt. Je crois bien, ajouta l'agent, qu'on ne les trouvera jamais, car ils savent qu'on les recherche, et ils sont trop malins pour se laisser prendre.

— C'est ce que l'avenir nous apprendra! pensai-je. De retour à mon bureau, je communiquai à Toisoul, à Sallier ainsi qu'à quelques-uns de mes bons auxiliaires, ce que l'agent de la sûreté m'avait raconté.

Deux ou trois jours s'étaient à peine écoulés qu'un de mes auxiliaires, appartenant à la classe des « camelots », m'annonçait que les individus recherchés se tenaient cachés dans une chambre située au cinquième étage d'une maison de la rue de Lourcine, et que, ne sortant jamais pendant le jour, ils profitaient de la nuit pour aller prendre leurs ébats. Le lendemain, à quatre heures du matin, Schneider était arrêté avec ses deux complices, et, par ordre, le service de sûreté me remettait les mandats d'arrêt qu'elle avait entre les mains et dont elle n'avait pu faire usage.

Je ne raconterai pas ici les diverses opérations que j'ai faites pendant les cinq années qu'ont duré mes fonctions d'officier de paix du 6^e arrondissement; je me bornerai à dire que j'ai placé sous la main de la justice des malfaiteurs de toutes les catégories: voleurs à la tire à l'américaine, au bonjour, à la carré à la détournée, aux carroubles (fausses clefs), au poivrier, fabrication de fausses monnaies, attaques nocturnes, etc. Aussi, fort souvent M. Eloin me félicitait-il et se plaisait-il à me répéter qu'il était le premier officier de paix qui s'était occupé de police de sûreté. Je devais être le seul, car mes successeurs se retranchèrent dans leurs fonctions municipales.

(A suivre.)



Une promenade de fiacre, vers 1840 (Dessin humoristique de l'époque). Document Universel.

les de

Epluche et navets, faites les faire doré sauce bœuf d'autre part refroidir. fait froid les dans la chapelure une friture

Après le débarrasser et fendez tues à l'é minutes; cuisson. une casse beurre et deux ing ajouter de des laitons et four et dessus. Sur un rôti la sauce et versez

Faites 250 gram Lavez mon en les cartil ghettis; omelette à trente sauce tom

CONS

Indisp coup de le sel tr mi les p toyage hu partir le Les tapi avivées sur les b sur une bée par tôt. Etal il fera passer q Le sel nimer u dessus u

PO

Des lo faut-il c joues, r Cela dé pendant meilleur plus nat abime n lèvres, s et mieu je vous légèrement; cel fragile. mieux. dépend, de la ca On risq sissant trop jau vieux, et cinéma vous dée darine, que l'on de jous

les conseils de GINETTE

NOTRE CUISINE

CROQUETTES DE LEGUMES

Epluchez et coupez carottes, poireaux et navets (même quantité de chaque); faites les fondre dans du beurre sans faire dorer, salez puis versez dans une sauce béchamelle que vous aurez préparé d'autre part; mélangez le tout et laissez refroidir. Lorsque le mélange est tout à fait froid, formez des croquettes, roulez-les dans un œuf entier, battu et dans de la chapelure. Vous les jetterez alors dans une friture bien bouillante.

LAITUES SAUCE POULETTE

Après les avoir soigneusement lavées, débarrassées des grosses feuilles vertes et fendues en deux, faites cuire les laitues à l'eau bouillante salée environ dix minutes; égouttez et gardez l'eau de cuisson. D'autre part, faites fondre dans une casserole pouvant aller au four, du beurre et autant de farine; lorsque ces deux ingrédients sont bien mélangés, ajoutez deux verres de l'eau de cuisson des laitues, du sel, quelques petits oignons et, enfin, les laitues. Mettez au four et faites cuire avec feu dessous et dessus. Sortez de la casserole, disposez sur un plat, soit seules, soit garnissant un rôti et faites encore réduire un peu la sauce en faisant une liaison à l'œuf et versez-la sur les laitues.

GRATIN ECOSSAIS

Faites cuire à l'eau bouillante salée 250 grammes de spaghettis, égouttez-les. Lavez le contenu d'une boîte de saumon en conserve à l'eau froide, enlevez les cartilages et mélangez avec les spaghettis; ajoutez trois œufs battus en omelette et mettez le tout au four vingt à trente minutes. Servez recouvert d'une sauce tomate.

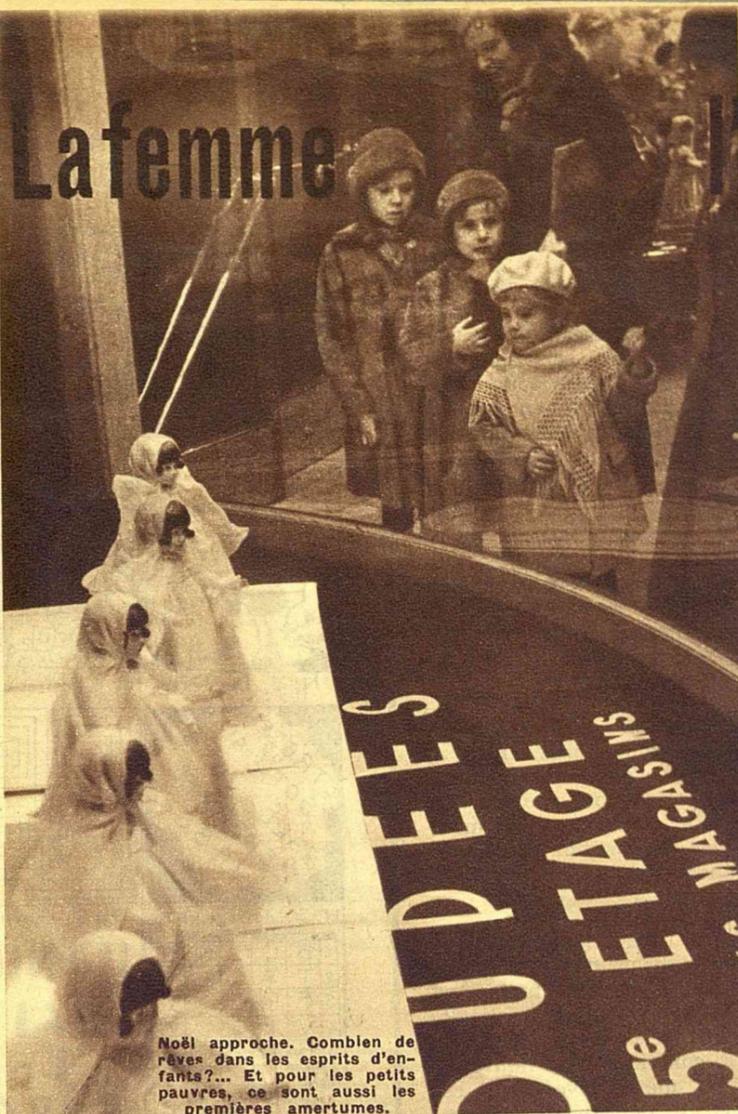
CONSEILS DE LA CUISINIÈRE

Indispensable à la confection de beaucoup de nos aliments, antiseptique connu, le sel trouve encore son utilisation parmi les produits de nettoyage. Il est employé humide avec avantage pour le nettoyage de l'argenterie, surtout pour faire partir les taches de jaune d'œuf séchées. Les tapis, les nattes ont leur couleurs avivées si on les saupoudre de sel avant de les balayer. Une tache de vin rouge sur une nappe blanche sera vite absorbée par le sel qu'on y répandra aussitôt. Etalé sur un journal plié en quatre, il fera partir la rouille du fer à repasser que l'on passera dessus.

Le sel a également la propriété de ranimer un feu mourant si on en jette dessus une forte poignée.

POUR VOTRE BEAUTE

Des lectrices me demandent : « Que faut-il employer de préférence pour les joues, rouge gras ou rouge en poudre ? » Cela dépend tellement des goûts ! Cependant je crois que le rouge gras est meilleur, qu'il donne, bien mis, un effet plus naturel, qu'il tient mieux et qu'il abîme moins la peau. Quant au rouge à lèvres, surtout en hiver, plus il sera gras et mieux cela vaudra. Tout aussi bien, je vous conseille de huiler ou de graisser légèrement la bouche avant de la farder; cela protégera la peau des lèvres, si fragile, et le rouge adhèrera beaucoup mieux. « Quel ton choisir ? » Cela aussi dépend, non seulement des goûts, mais de la carnation et du ton des cheveux. On risque moins de se tromper en choisissant un ton clair et, de préférence, pas trop jaune. Le rouge très foncé fait dur, vieux, et il faut le laisser aux actrices de cinéma ou de théâtre. Pour les joues, je vous déconseille absolument le ton mandarine, qui ne va presque à personne et que l'on voit, hélas, orner beaucoup trop de joues féminines !



Noël approche. Combien de rêves dans les esprits d'enfants?... Et pour les petits pauvres, ce sont aussi les premières amertumes.

LA « DEFENSE DE LA RACE »

Vous connaissez toutes le bouleversant document photographique représentant les enfants de Getafe tués au cours des bombardements aériens. Pensez-vous que ces morts puissent être attribués à une erreur d'objectif de la part des rebelles? L'expérience montre mieux chaque jour que ce n'est là que l'accomplissement d'une volonté, d'un ordre, d'un ordre très précis : il faut tuer des femmes et des enfants, il faut viser systématiquement les hôpitaux, les écoles, les quartiers populaires. Et cet ordre ne cesse d'être exécuté, et les victimes se multiplient. Bravo Franco!

On aurait pu penser qu'à voir ce document il ne se serait pas trouvé une femme, pas un homme pour, à quelques parti qu'ils appartiennent, pouvoir réprimer ce mouvement d'horreur qui part des entrailles mêmes, en voyant ces petits visages encore si beaux, mais figés dans la mort et presque tous affreusement mutilés. Il y eut pourtant des gens qui ne virent dans ces photographies que prétexte à plaisanterie, oui! à plaisanterie; si vous avez encore quelques illusions sur nos ennemis, c'est le moment de les perdre. Pour annoncer un meeting, le Comité National des Femmes contre la guerre et le fascisme fit apposer, il y a quelque temps, sur les murs de Paris, des affiches sur lesquels étaient reproduites trois de ces photos d'enfants assassinés, choisies parmi les plus poignantes. Or, le lendemain, une organisation courageusement anonyme, mais que sa répugnante action situe bien, fit coller sur les photos des papillons IMPRIMES sur lesquels on pouvait lire : « Il vaut mieux mourir comme ça que de la scarlatine. »

A toutes ces femmes que l'on voyait arborer fièrement l'insigne tricolore et « nationaliste », comme je voudrais pouvoir demander quel cas elles font de ces apologistes de l'assassinat. J'aimerais savoir si elles sont d'avis, elles aussi, qu'« il vaut mieux mourir comme ça que de la scarlatine »? Sans doute, me répondraient-elles, comme le dit leur journal, qu'il ne s'agit après tout que de la lie de la population et que cette épuration sera très profitable à la race!

Car le fascisme, honteux ou avoué, ne rêve que d'exterminer le peuple entier au nom du Progrès, de la Civilisation et de la Patrie.

Lulu JOURDAIN.

La femme et l'enfant, le foyer

MODE & COUTURE

Les deux figurines ci-jointes représentent une robe entière et la façon de la transformer lorsqu'elle est déjà un peu vieille. Ainsi la robe de l'année passée servira encore cette année à moins que votre fille ait tellement grandi que même en sortant tout l'ourlet!... Enlevez les manches et, d'un ciseau audacieux, coupez une large décolleté arrondi qui laissera voir le haut d'une petite blouse à col rond en piqué ou tout autre cotonnade claire. Pour compléter la transformation vous remplacerez la ceinture de cuir par une ceinture de foulard d'un ton vif noué d'un simple nœud. La blouse sera pour les jours plus chauds et, par grand froid, on la remplacera par un bon pull de laine à manches longues qui fera très bien avec cette petite robe de forme très classique.



C'EST L'ÉPOQUE DES CADEAUX !

N'oubliez pas que vous ferez sûrement plaisir en offrant un abonnement à REGARDS

AVEC UN ABONNEMENT D'UN AN

l'heureux bénéficiaire sera comblé car nous vous enverrons en prime

L'ALMANACH OUVRIER ET PAYSAN 1937

Un magnifique volume de 400 pages. Faites des heureux à peu de frais!

« REGARDS », 89, rue d'Hauteville, Paris (10^e). — C. Chèque Postal 1715-54

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE ET COLONIES :
3 mois : 15 fr. - 6 mois :
26 fr. - Un an : 48 fr.

BELGIQUE, SUISSE
LUXEMBOURG, CANADA :
6 mois : 33 fr. - Un an :
60 fr.

UNION POSTALE :
6 mois : 35 fr. - Un an :
65 fr.

AUTRES PAYS : 6 mois :
45 fr. - Un an : 80 fr.

LA GUERRE DES SUCRES

(Suite de la page 4)

D'abord, s'il est exact que le travail a cessé dans quelques raffineries, il n'est pas arrêté partout, bien loin de là. « Say », Beghin », sont-elles en grève?

Mais supposons même que d'aucune raffinerie ne sorte actuellement un kilo de sucre. Eh bien! l'explication donnée serait tout aussi absurde. Car on ne consomme jamais les sucres au fur et à mesure du raffinage. On consomme toujours les stocks.

— Or, nous apprend Ramette, les stocks étaient au 1^{er} octobre dernier de 266.000 tonnes; et je ne parle que de stocks « visibles »; je ne comprends pas dans ce chiffre les stocks qui pouvaient être en constitution à l'époque.

« La consommation mensuelle moyenne est, par ailleurs, de 81.000 tonnes. Une simple division nous démontre donc que les commerçants auraient dû continuer à recevoir leurs provisions normales de sucre pendant trois mois à partir du 1^{er} octobre, c'est-à-dire au moins jusqu'au 1^{er} janvier.

— Mais puisqu'il est prouvé que les grèves sont sans aucune influence sur cette raréfaction du sucre, quelle en peut être la raison?

Ici, les mots que j'attendais : des manœuvres spéculatives.

Ce n'est évidemment qu'une hypothèse; mais les chiffres sont là, et qui parlent :

— Le cours du sucre, m'explique Ramette, a monté lentement depuis octobre 1935 (vous savez que l'année sucrière commence en octobre) jusqu'à août 1936. Il est passé d'environ 171 francs le quintal à 185 francs. Brusquement, au mois d'octobre, l'augmentation devient vertigineuse. En octobre, les chiffres passent de 185 à 203 francs; fin novembre, nous sommes à 210; la semaine dernière, les cours avaient atteint 220 francs, soit depuis le 1^{er} octobre une augmentation de 22 % environ!

— Mais si le prix à la production a augmenté dans les mêmes proportions?

— Nullement. Nous ne cessons de réclamer, dans l'intérêt du producteur et du consommateur, une nouvelle réglementation du marché du sucre, qui créerait une sorte d'office

analogue à l'office du blé. Mais en attendant, nous vivons selon l'ancien système. Les betteraves ont été payées comme d'habitude, un prix qui a été basé sur la moyenne des cours d'octobre 1935 à août 1936! Ne confondons pas la « revalorisation » nécessaire des produits avec la hausse illicite à tel ou tel stade de leur transformation.



Et comment, dans ces conditions, l'hypothèse d'une spéculation, d'une honteuse spéculation, ne se présenterait-elle pas à l'esprit des observateurs les plus prudents?

Au producteur, on continue à payer les betteraves proportionnellement à un cours donné; cependant, on raréfie les livraisons, on rationne le marché, on accumule les stocks. Les prix montent dans des proportions considérables. Cherchez ensuite qui empêche les bénéfices...

Si l'on pouvait dire encore qu'il s'agit de mesures de prudence, d'approvisionnement nécessaires; mais c'est impossible : le niveau de la récolte de cette année (c'est-à-dire celle qui va servir à constituer les nouveaux stocks) est au même niveau que celui de la récolte de l'année dernière. De plus, une partie des stocks constitués en 1934-1935 ont été utilisés en 1935-1936, ce qui « décale » d'autant l'importance des réserves à préparer cette année. Et puis, oublie-t-on certaine loi du « cadenas » qui, en cas de surproduction chez nous, ferme notre porte aux sucres étrangers, mais qui, au contraire, en cas de mauvaise récolte, l'ouvre aussi grande qu'il le faut à nos fournisseurs d'outre-mer?

Tout cela démontre la nécessité d'une enquête urgente et efficace. Est-ce donc si difficile, dans une industrie aussi concentrée, de repérer la douzaine de spéculateurs qui se croient obligés, sous prétexte peut-être d'atavisme, de nous refaire à leur manière le coup que leurs ancêtres essayèrent de faire au peuple du temps de la « guerre des farines »?

Autrement dit : il faut faire cesser les manœuvres de ceux qui s'amuse à nous priver de sucre, justement parce que c'est pour eux le meilleur moyen de « se sucrer ».

Y. GROSRIEARD.

Grand concours des jeux de



Le grand illustré de la jeunesse. Tous les jeudis.



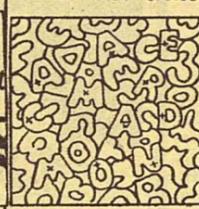
N° 1. Découpage



N° 2. Mot croisé



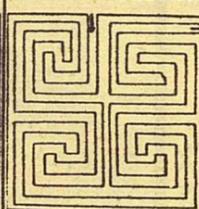
N° 3. Devinette



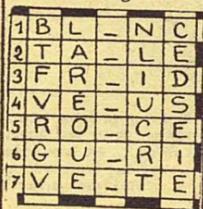
N° 4. Lettres cachées



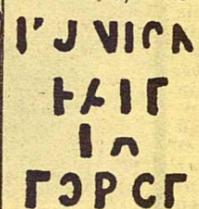
N° 5. Message secret



N° 6. Labyrinthe



N° 7. Grille



N° 8. Let. incomplet

REGLEMENT DU CONCOURS

1. Les solutions doivent être envoyées avant le 15 Janvier 1937 à Mon Camarade, 24, rue Racine, Paris VI.
2. Pour être admises au concours, les solutions doivent être obligatoirement accompagnées du Bon 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et joint et des Bons A et B publiés par Mon Camarade dans ses numéros des 3 et 10 décembre 1936.
3. La rédaction et le personnel de Mon Camarade sont exclus du concours.

1. Pour départager les concurrents il devra être obligatoirement répondu à la question suivante : Quel personnage de Mon Camarade préférez-vous : Pat'soum, Janot, Pierrot Lanery, Toto et Toutoune, La Goupille, Jim Mystère. Combien de voix ce personnage obtiendra-t-il au présent re-rendum.

EXPLICATION DES JEUX

N° 1 : découpez et reconstituez un petit personnage bien connu des lecteurs de Mon Camarade.
N° 2 Mot croisé : HOR. 1. Pronon. — 2. Perroquet. — 3. Inintelligent. — 4. Venus au monde. — 5. Voyelles. — 6. Décorée. VERT. : 1. Extrémité d'un membre. — 2. Fougue. — 3. Fruit. — 4. Contient de la couleur. — 5. Attacher.
N° 3 : Où est le fidèle compagnon de ce garçon et qui est-il? N° 4 : Remplir en noir les espaces marqués d'une croix et trouver le nom d'un grand journal. N° 5 : Reconstituer ce message qui a été brouillé. N° 6 : Labyrinthe. Marquer au crayon le trajet de l'entrée à la sortie. N° 7 : Compléter les 7 mots et en trouver un 8e. N° 8 : Compléter les lettres et dire la phrase obtenue.

Bon collectif de Concours N° 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8. A ce bon doivent être joints les bons A et B publiés dans les N° 53 et 54 de Mon Camarade.

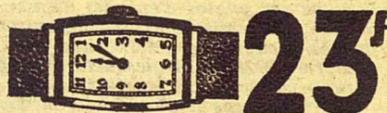
250 PRIX MAGNIFIQUES

1^{er} prix UNE BICYCLETTE, 2^e prix UN POSTE DE T.S.F., 3^e prix UN PHONO AVEC 10 DISQUES, 4^e au 8^e prix UN APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE, 9^e au 13^e prix Une montre bracelet, 14^e au 20^e prix Une pendule « Coucou », 21^e au 30^e prix Un superbe agrandissement photographique 13 x 18, 31^e au 50^e prix Un magnifique album : Emile et les détectives, 51^e au 200^e prix Petite bibliothèque sous cartonnage comprenant 12 livres, 201^e au 250^e prix à choisir : cousettes, canifs, stylomines.

MON CAMARADE, le grand illustré de la jeunesse, tous les jeudis.
Abonnements : France 6 mois, 9 fr. : 12 mois, 18 fr.
superbes primes à tout nouvel abonnement ou renouvellement d'un an à cette nouvelle série.

E. S. I., 24, rue Racine, Paris 6^e.

Chèque postal Paris 974-41



Bracelet Dame, plaqué or... 25 fr.
Directement de la Fabrique à nos Clients. Garantie 6 ans
A ces prix exceptionnels, il ne sera pas déduit plus de 3 montres par client.
4 Horlog. Doubs. 96. r. d'Hauteville, Paris

JEUX ET DISTRACTIONS

MOTS CROISÉS

(Problème N° 41)



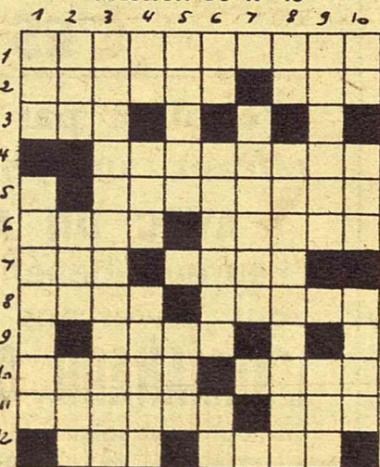
HORIZONTELEMENT

1. Celle des usines n'aurait pas lieu si le sort de l'ouvrier était humainement compris. — 2. Ses énergiques discours combattent l'odieuse « non-intervention » envers l'Espagne. — Fleuve étranger. — 3. Département. — 4. La dernière victime des assassins fascistes. — 5. Ceux qui doivent être châtiés sans pitié. — 6. La grande masse du peuple l'est et cela fait sa force. — Grand marché public. — 7. Viande cuite d'une certaine façon. — Préposition. — 8. Ville d'Espagne. — Saillie laissée à une pièce de bois ou de fer. — 9. Ville de France. — 10. Cacher. — 11. Passage entre les îles de Sein et d'Ouessant. — Plante officinale. — 12. Recueil de bons mots. — La guerre atroce déclenchée par Franco en accroît chaque jour le nombre.

VERTICALEMENT

1. Enleva. — Il vient de mourir en héros, à la tête de ses hommes, sous Madrid. — 2. Lettre grecque. — Patriarche hébreu. — Oiseau. — 3. L'Union Soviétique vient de s'en donner une nouvelle que Staline a présentée au peuple de l'U.R.S.S. — 4. Ancienne ville de Chaldée. — Mesure. — Nom d'un reporter de « Regards ». — 5. Fit à la perfection. — Terminaison de participe. — 6. 2 lettres de « Quartz ». — Une tour qui sera au centre de l'Exposition de 1937. — Conjonction. — 7. Sorte de couteau pour greffer. — 8. Fille d'Inachos, changée en génisse par Jupiter (mythologie). — L'infâme journal de Chiappe et Carbuclia. — 9. Accabler de dettes. — Possédés. — 10. Négation. — Audacieux. — Vice.

SOLUTION DU N° 40



regards

ABONNEMENTS

FRANCE & COLONIES
3 mois : 15 fr. - 6 mois : 26 fr.
un an : 48 fr.

BELGIQUE - SUISSE
LUXEMBOURG - CANADA
6 mois : 33 fr. - un an : 60 fr.

Pays de l'Union postale.

6 mois : 35 fr. - un an : 65 fr.

2^e Autres pays.
6 mois : 45 fr. - un an : 80 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande de dernier numéro reçu et joindre 1 fr. en timbres-poste.

REDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B
89, RUE D'HAUTEVILLE, PARIS - X
Téléphone : PROVENCE 52-13
Chèque postal : PARIS 1715-54
Les manuscrits non demandés ne seront pas rendus.



COURS

être en-
r 1937 à
acine, Pa-
concours,
bligatoire-
1, 2, 3, 4,
s A et B
dans ses
bre 1936.
sonnel de
du con-
ncurrents
nt répon-
: Quel
de préfè-
Pierrot
La Gou-
de voix
au pré-

JEUX

tituez un
nnu des
Pronon-
ligent. —
yelles. —
mité d'un
Fruit. —
5. At-

mpagnon
N° 4 :
marqués
om d'un
constituer
N° 6 :
on le tra-
7: Com-
er un 8e
s et dire

N° 1, 2,
vent être
lés dans
arade.

° prix.
OTO-
x Une
photo-
et les
mpres-
mines.

dis.

an

974-41

ds

ENTS

ONIES
ois : 26fr.
fr.

JISSE
ANADA
an : 60 fr.

ale.
ant : 65 fr.

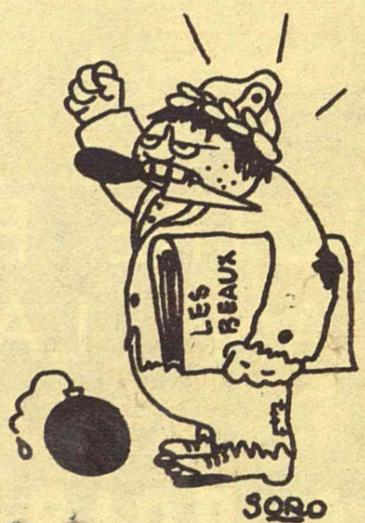
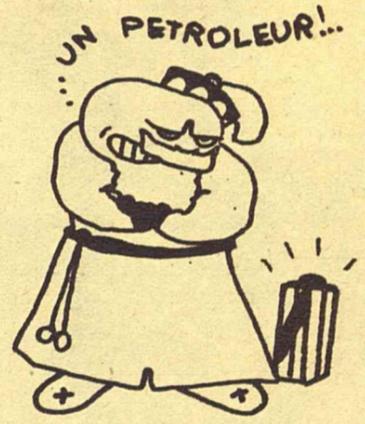
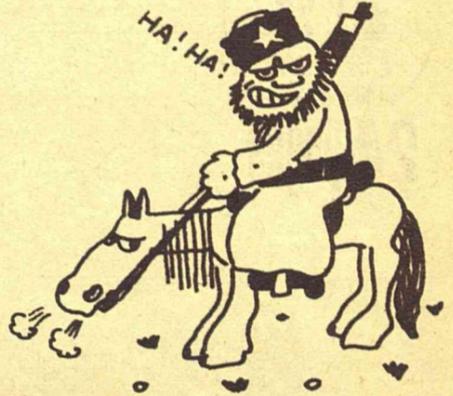
an : 80 fr.

ngement
bande de
et joindre
poste.

PUBLICITÉ
EGARDS
257-566 B
KIS - X
E 52-13
715-54
ne seront



SORO



SORO

MEMOIRES ET OPINIONS DU NEVEU de

mon Oncle Jules

QUOI de neuf à Paris, Sylvestre?
— Rien, mon oncle.
— Il vaudrait mieux élever des chiens, soupire mon oncle Jules, qu'élever des enfants!
Opinion parfaitement objective, car mon oncle Jules n'a jamais élevé d'enfants, ni de chiens, mais sa mère, qu'il appelle sa pauvre mère depuis qu'elle a gagné ce sous-sol où l'on ignore la pauvreté, sa mère avait coutume de soupirer : « Il vaudrait mieux élever des chiens qu'élever des enfants! » Mon oncle Jules est traditionaliste. Et pas un traditionaliste pour rire, comme ces citoyens britanniques qui organisent des manifestations de masse, à quatre ou cinq, au cri de « Li-bé-rez E-douard ! » parce qu'ils s'ennuient de n'avoir jamais eu que des reines allemandes, danoises, françaises et espagnoles et qu'une reine américaine serait probablement mieux chapeauté et plus photogénique que la précédente — et aussi, parce qu'ils s'imaginent que morganatiques vient de Morgan comme banque vient de bans. Alors que morganatiques vient de morgue, comme chacun sait. Non, mon oncle Jules est un vrai traditionaliste. Jamais il n'a manqué un cortège de Jeanne d'Arc; jamais il n'a voté pour un candidat qui n'ait pas terminé sa profession de foi par « Ni réaction, ni révolution »; jamais il n'a parlé des bandits bolcheviques sans traiter les ukrainiens de peuples asiatiques et barbares; jamais il n'a passé plus de

trois mois sans relire ces pages roses et distinguées du Petit Larousse qui enseignent la liste officielle et complète des citations latines autorisées : alea jacta est, si vis pacem para bellum, time is money, margaritas ante porcos, etc... Aussi bien, puisque sa mère disait : « Il vaudrait mieux élever des chiens qu'élever des enfants », je ne comprends pas pourquoi mon oncle Jules attendrait d'avoir fait la dure et double expérience de l'élevage d'enfants et de l'éducation de chiens pour répéter cette phrase amère et probablement juste (je dis probablement, faute de chiens et d'enfants). « Il vaudrait mieux élever... »

— Et pourquoi, mon oncle?
— Parce que c'est tout de même malheureux pour un homme comme moi, qui s'est donné la peine que je me suis donné pour maintenir ses neveux dans le droit chemin, et qui a fait les sacrifices que j'ai faits, de les entendre traiter ainsi la littérature de leur pays!

Je pense à part moi : « Il vaudrait mieux être sourd qu'entendre des sottises pareilles », comme dit mon oncle Jules (car je suis traditionaliste, moi aussi). Où cet égoïste et immortel vieillard a-t-il été prendre qu'il s'était donné pour moi la moindre peine? Et de quels sacrifices parle-t-il? Il m'invite à dîner une fois par semaine. Et lorsque j'ai obtenu, à douze ans, le prix de gymnastique et d'application, il m'a donné cinquante centimes — centimes-or, il est vrai. Et pourquoi ne peut-il jamais dire : mon neveu, mais dit-il toujours : « Mes neveux »? Pour me mettre en garde contre des illusions possibles? Par tendance naturelle à l'injustice? Et quand est-ce que j'ai traité, et comment, la littérature française?

— Oui, cela t'est bien égal à toi que des journalistes bajouent la dignité de nos académies, et fassent semblant d'attribuer un prix fabuleux à un pétroleur!

— Ah! je ne savais pas... Et à quel prix a-t-on estimé Sir Desterding? Cela doit être au-dessus de mes moyens, et même des vôtres, mon oncle. Et puis, que feriez-vous d'un pétroleur? D'ailleurs, je ne voudrais pas vous froisser ni affirmer sans preuves des choses dont je ne suis pas sûr, mais je crois bien qu'on dit pétrolier.

— J'aimerais mieux être sourd qu'entendre des âneries pareilles, me dit aimablement mon oncle Jules, et il ajoute : comme disait mon oncle Sébastien.

C'est curieux comme d'oncle en neveu la tradition demeure dans notre famille!

— Je n'ai pas dit pétrolier, j'ai dit pétroleur; je n'ai pas dit fixer un prix, j'ai dit « attribuer un prix », je n'ai pas dit attribuer un prix, j'ai dit : faire semblant d'attribuer un prix; je...

— ...n'a pas dit : faire semblant d'at...

— Si, je l'ai dit. Qu'est-ce que cela veut dire, un prix sans argent? Que l'argent, cela ne compte pas? Jolie théorie! C'est ainsi qu'on introduit le bolchevisme dans l'esprit des enfants. Après tout, ça ne m'étonne pas qu'ils aient donné leur prix à un pétroleur.

— C'est un pétroleur?
— Ah! je te l'apprends! Ce sont des jacobins... Crois-tu que si ce... Aragon était un vrai écrivain, il serait communiste? Qu'est-ce donc qu'être communiste? C'est faire de la politique. On a donné un prix à un politicien. On encourage le vice. Tandis que ceux qui ne font pas de politique, par exemple ce monsieur Brassillach, qui écrit dans l'Action Française, il a juste obtenu une voix au prix Goncourt : celle de M. Daudet, m'a-t-on dit. Parce qu'entre écrivains, on peut s'estimer sans penser tout le temps à la politique. Mais ces sectaires, ah! pouah!

Je répète :
— Pouah!
Et, timidement :
— Vous avez lu ce livre, mon oncle? Mon collègue Lamoignon le trouve... euh...

— Ah! vraiment, tu fréquentes des gens qui lisent ces gens-là, toi! Tu n'as pas honte?

— Il faut connaître ses ennemis, dis-je, pour regagner quelque terrain.

— Si ce sont mes ennemis, cela ne m'apprendra rien. Si je devais attendre de les connaître pour les combattre, autant dire que je leur céderais la place. On ne joue pas avec le feu. Surtout lorsqu'il s'agit de pétroleur.

Mon oncle hoche la tête, ce qui imprime au gland de sa toque un mouvement de balancier qui me distraira pendant la suite du dialogue; il tire une bouffée de sa pipe, et murmure, avec conviction :

— Il y a toujours eu des écrivains parmi les bandes révolutionnaires. Si je savais leurs noms, je te les réciterais, et tu serais surpris de voir combien ils étaient nombreux. Mais du moins les journalistes que nous employions ne les félicitaient pas, et ils mouraient à l'hôpital.

— Justement, ce prix ne comporte pas d'argent, mon oncle!

— Eh bien! tonne-t-il si fort que le gland (comme le balancier des pendules au moment d'un tremblement de terre) saute de tous côtés, eh bien! il n'aurait plus manqué que cela.

P. c. c. Casimir LECOMTE
Sylvestre HAUTON,

POUR LES
ÉTRENNES
DE LA JEUNESSE
QUATRE
GRANDS ROMANS D'AVENTURES

**LE MYSTERE
DU SERPENT A PLUMES**
par R. DUCHATEAU

LE ROMAN DE RENARD
par Léopold CHAUVÉAU

LES 3 MECHANTS GROS
par Iouri OLECHA

**HANS ET SON LIEVRE
ENCHANTE**
par Lisa TETZNER

emboîtés dans un joli carton,
l'ensemble :
25 Fr.
E. S. I. 24, Rue Racine -.- PARIS
Ch. Postal 974-41

regards

1 fr. 25
2 frs. BELGES
0.40fr. SUISSE
24 pages

LA
JEUNESSE
D'ESPAGNE
ET
NOTRE
JEUNESSE
par
ARAGON

NOTRE PHOTOGRAPHE CAPA
DANS LA CITE UNIVERSITAIRE
AVEC
LA BRIGADE INTERNATIONALE